



FESTIVAL
D'AUTOMNE
À PARIS
45^e édition

BORIS CHARMATZ

danse de nuit

La MC93 à la Friche industrielle Babcock – 7 au 9 octobre 2016
Beaux-Arts de Paris – 12 et 13 octobre 2016
Musée du Louvre / Avec le Théâtre de la Ville – 19 au 23 octobre 2016

Service de presse : Christine Delterme, Guillaume Poupin
Assistante : Alice Marrey
Tél : 01 53 45 17 13 | Fax : 01 53 45 17 01
c.delterme@festival-automne.com
g.poupin@festival-automne.com
assistant.presse@festival-automne.com

Revue de presse Radio/TV

BORIS CHARMATZ

danse de nuit

45^e édition – Festival d'Automne à Paris

Écouter :

Mardi 11 octobre 2016

France Culture / Ping Pong / Mathilde Serrell et Martin Quenehen – 19h à 20h

Invité en direct : Boris Charmatz

<http://www.franceculture.fr/emissions/ping-pong/boris-charmatz-alain-guyard-danser-la-vie-danser-la-nuit>

Mercredi 12 octobre 2016

France Inter / L'heure bleue / Laure Adler – 20h à 21h

Invité en direct : Boris Charmatz

<https://www.franceinter.fr/emissions/l-heure-bleue/l-heure-bleue-12-octobre-2016>

Vendredi 14 octobre 2016

RFI / Vous m'en direz des nouvelles / Jean-François Cadet – 15h à 16h

Invité : Boris Charmatz

Lien : <http://www.rfi.fr/emission/20161014-boris-charmatz>

Mercredi 19 octobre 2016

France Culture / La Grande Table / Olivia Gesbert – 12h à 12h30

Invité en direct : Boris Charmatz

<https://www.franceculture.fr/emissions/la-grande-table-1ere-partie/boris-charmatz-dans-la-danse-en-oublant-un-peu-la-rue-peut>

Jeudi 20 octobre 2016

RFI / Rendez-vous culture / Muriel Maalouf – 8h50

Invité : Boris Charmatz

<http://www.rfi.fr/emission/20161020-choregraphie-spectacle-danse-louvre-paris-culture-france-boris-charmatz>

Vendredi 21 octobre 2016

France Inter / La semaine culturelle / Frédéric Pommier – 6h45

Chronique de Stéphane Capron sur *danse de nuit* de Boris Charmatz

<https://www.franceinter.fr/emissions/la-semaine-culturelle/la-semaine-culturelle-21-octobre-2016>

Lundi 24 octobre 2016

France Culture / *La Dispute* / Arnaud Laporte - 21h à 22h

Le Petite Salon de Lucile Commeaux sur "Danse au musée". Boris Charmatz et le Festival d'Automne sont cités.

<https://www.franceculture.fr/emissions/le-petit-salon/danse-au-musee>

Voir :

Jeudi 20 octobre 2016

France 5 / *Entrée Libre* / Claire Chazal - 20h20

Interview de Boris Charmatz (de 7'48 à 12'55 minutes)

http://www.france5.fr/emissions/entree-libre/diffusions/20-10-2016_516151

PRESSE

31 ARTICLES

Artistik Rezo.com – Mardi 30 août 2016

Ball Room – Septembre / Novembre 2016

Théâtral Magazine – Septembre / Octobre 2016

Le magazine Seine-Saint-Denis – Septembre 2016

Options - Au cœur du social – Septembre 2016

Télérama – Du 10 au 16 septembre 2016

Ma culture.fr – Mardi 13 septembre 2016

Les Inrockuptibles – Du 14 au 20 septembre 2016

Toute la culture.com – Jeudi 20 septembre 2016

L'œil – Octobre 2016

La Terrasse – Octobre 2016

Trois Couleurs – Octobre 2016

Ma culture.fr – Samedi 1^{er} octobre 2016

Le Figaro Magazine – Vendredi 7 octobre 2016

Télérama.fr – Vendredi 7 octobre 2016

Télérama – Du 8 au 14 octobre 2016

Ma culture.fr – Lundi 10 octobre 2016

Financial Times – Mardi 11 octobre 2016

L'Humanité – Mardi 11 octobre 2016

Numéro.com – Mercredi 12 octobre 2016

Ypsar.com – Dimanche 16 octobre 2016

Inferno-magazine.com – Mardi 18 octobre 2016

Les Echos – Mardi 18 octobre 2016

Le Monde – Jeudi 20 octobre 2016

Direct Matin – Vendredi 21 octobre 2016

Libération – Vendredi 21 octobre 2016

Le Figaro.fr – Dimanche 23 octobre 2016

Ma culture.fr – Mercredi 26 octobre 2016

Un fauteuil pour l'orchestre.com – Mercredi 26 octobre 2016

Esprit – Novembre 2016

New Settings / Art Press – Novembre 2016

30 août 2016

Thomas Hahn

Le Festival d'Automne, une histoire de (la) danse

Critiques - Danse

Festival d'Automne

Septembre-décembre 2016

www.festival-automne.com



D'un portrait de Lucinda Childs aux dernières créations des *game changers* les plus récents, le Festival d'Automne nous présente l'histoire des révolutions en danse contemporaine: Maguy Marin, Anne Teresa De Keersmaecker, Raimund Hoghe, Boris Charmatz,

Lia Rodriguez, Robyn Orlin, Bouchra Ouizgen...

Les carrières de chorégraphes peuvent durer un demi-siècle. Mais chaque personnalité-clé marque une décennie, à partir de laquelle elle impose sa griffe et renouvelle le regard sur la danse. Cette ascension est précédée par une phase de démarrage et suivie d'une longue route en altitude de croisière (sans exclure des disparitions soudaines).

Le Festival d'Automne, sans avoir la moindre intention pédagogique, n'offre pas moins qu'un parcours à travers les dynamiques de la danse contemporaine depuis les années 1960, par une sélection de chorégraphes particulièrement novateurs, singuliers et déterminants.

1960/70: Lucinda Childs, Steve Paxton



Point de départ et de pivot de cette édition, le focus sur Lucinda Childs pose les bases, avec un retour sur ses débuts dans les années 1960, à travers plusieurs pièces brèves interprétées soit par sa nièce Ruth Childs, soit par Mathilde Monnier, grande

chorégraphe française, aujourd'hui directrice du Centre National de la Danse.

Le Festival d'Automne reprend ici la danse dite « postmoderne » par la racine, à savoir au moment historique où se constitue le mouvement artistique de la fameuse Judson Church, autour d'Anna Halprin, Lucinda Childs, Steve Paxton et autres Trisha Brown.



On retrouve par ailleurs Steve Paxton en tant que chorégraphe de « Quicksand » (Sables mouvants), un « opéra-roman » de Robert Ashley, œuvre hypnotique d'une durée de trois heures où se croisent des éléments narratifs

d'une histoire d'espionnage, des tableaux de lumières, des scènes musicales et chorégraphiques et bien sûr la narration par la voix enregistrée d'Ashley, disparu en 2014.

Le style de Childs s'est forgé au cours des années 1970, avec son travail sur la pulsation de structures obsédantes, autant dans les corps que dans les musiques, notamment de Phil Glass (pour « Dance » de 1979, ici interprété par la Ballet de l'Opéra de Lyon) ou Henryk Görecki. Childs trouve ici, depuis son solo dans « Einstein on the Beach » de Bob Wilson, le langage et l'énergie qui l'ont portée à une carrière mondiale.

Dans telle pièce c'est la fusion avec d'autres champs artistiques, dans telle autre l'utilisation d'objets et de gestes du quotidien qui participent d'une révolution des codes artistiques de la danse. Une libération fondamentale qui a permis à la danse de continuer la remise en question de ses propres principes (parfois en faisant scandale) commencée par Nijinski.

1980 : Anne Teresa de Keersmaecker, Maguy Marin

En 1983, Childs crée « Available Light » dans un entrepôt désaffecté, en collaboration avec l'architecte Frank Gehry qui joue avec la lumière du jour filtrant dans ce décor urbain d'intérieur. En 1993 suit « Concerto » qui affine la recherche sur les trajectoires, et en 2000 « Description (of a description) », basée sur un texte de Susan Sontag.



Lucinda Childs créera une « Grande Fugue », une chorégraphie sur la « Grosse Fuge » de Johann Sebastian Bach, dans un programme partagé avec deux autres chorégraphes ayant interprété cette œuvre-clé du grand précurseur du romantisme allemand. Réflexion sur la structure, libération... Childs qui a tant exploré la musique contemporaine revient ici aux sources, avec une création toute fraîche avec le Ballet de l'Opéra de Lyon.



Les deux autres Grandes Fugues appartiennent à deux chorégraphes majeures ayant marqué la danse à partir de années 1980, à savoir Anne Teresa de Keersmaecker et Maguy Marin. Ce triptyque autour de Bach est doublement un événement de premier plan.

Premièrement parce qu'il permet de confronter l'écriture de Childs, au cours de cette 45^e édition du Festival d'Automne, un demi-siècle après la création de ses « Early Pieces ». Deuxièmement par la possibilité de comparer trois chorégraphes de référence dans leurs approches d'une même partition.

1990 : Boris Charmatz, Raimund Hoghe



Après plusieurs pièces à grand effectif, créées entre autres au Festival d'Avignon, Boris Charmatz revient à un format plus resserré, comme pour les pièces qui l'ont fait connaître dans les années 1990. « danse de nuit » sera une partition pour sept interprètes, à la fois chorégraphique et vocale,

portée par un certain mystère nocturne et l'esprit des danses urbaines. Et au lieu d'aller sur les plateaux des théâtres, la « danse de nuit » investira autant une friche industrielle à La Courneuve que le Louvre.

On retrouve dans cet éclectisme la mobilité des premières pièces qui ont fait connaître l'actuel directeur du Centre Chorégraphique National de Rennes (« A bras le corps » et « Aatt...enen...tionon »).

Raimund Hoghe est devenu une référence à partir de 1994, en créant son solo « Meinwärts » (vers moi-même). L'ancien dramaturge de Pina Bausch cherche moins à surprendre qu'à constituer un œuvre d'une cohérence absolue, poétique et sensible, répondant avant tout à la qualité des êtres humains présents dans chaque spectacle.

A partir de leurs relations et l'inspiration puisée dans des musiques populaires de tous genres (chanson, classique, jazz...), le mélomane de Düsseldorf donne corps à sa délicatesse, son sens de l'espace, des présences, des rythmes... Dans « La Valse » il se penche sur une partition de Maurice Ravel qui n'a pas accédé au statut culte du « Boléro », mais a été une commande de Serge de Diaghilev pour les Ballets Russes.

La composition fut perturbée par la première guerre mondiale et créée en 1920. Mais le maître des Ballets Russes refusa finalement d'en faire un ballet. La cadence 1-2-3, 1-2-3 est a priori opposée à l'esprit « long fleuve tranquille » des pièces de Hoghe, qui compose sa pièce à partir des versions pour piano et pour orchestre. Nous prépare-t-il finalement une surprise, malgré tout?

2000 : Lia Rodrigues, Robyn Orlin



Chez la Brésilienne Lia Rodrigues et la Sud-Africaine Robyn Orlin la danse ne se conçoit pas sans engagement politique et sociétal. Dans « Para que o céu nao caia » (Pour que le ciel ne tombe pas) elle compose des images époustouflantes de corps, de mouvements et de

poudres (café, farine, curcuma). Le public entourant les danseurs ou se plaçant librement dans l'espace, les interprètes, vêtus uniquement de fines couches de fards naturels, peuvent passer de longs moments à échanger d'intenses regards avec les spectateurs. Une expérience autant qu'une pièce chorégraphique.

Orlin a composé un solo de chant, danse, théâtre et vidéo pour un performer hors du commun, Albert Ibokwe Khoza. Corps plantureux à l'image d'une sculpture de Botero, voix de chanteur de haut vol, humour, extravagance... « And so you see... our honorable blue sky and ever enduring sun... can only be consumed slice by slice... », titre typique pour Orlin dans son exubérance, renvoie au ciel et à la question de la survie de l'humanité, tout autant que la pièce de Lia Rodrigues.

2010 : Bengolea/Chaignaud, Bouchra Ouizgen, Noé Soulier



En Europe, peu de créateurs peuvent se mesurer avec la folie des pièces d'Orlin. Cecilia Bengolea et François Chaignaud sont de ceux-là. Le duo de chorégraphes ne cesse de tirer des idées incongrues de ses explorations du clubbing newyorkais et a récemment ajouté un tour

à la Jamaïque. Il n'y avait plus qu'à combiner le Dancehall au parfum de ganja avec des chants grégoriens et médiévaux, apport de Chaignaud, qui n'est pas seulement danseur mais aussi un chanteur haute-contre. On peut parier que le duo, renforcé par trois danseuses, laissera libre cours à ses fantaisies.



Depuis 2008 et son spectacle « Madame Plaza », Bouchra Ouizgen nous fait découvrir la force des chanteuses de cabaret et autres femmes marocaines, dont beaucoup sont déjà grand-mères, et leur fait découvrir le monde des festivals européens.

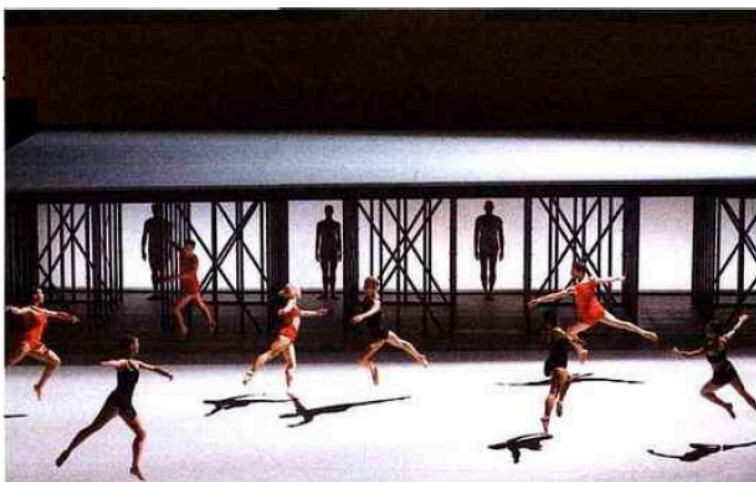
Démarche artistique, vérité de la vie, rupture avec les codes des deux côtés et engagement citoyen sont ici inséparables, pour créer des spectacles joyeux, hypnotiques et spirituels. Il en émane une force absolument singulière, comme dans « Corbeaux » où la transe du rituel dansé et chanté se mêle à un éloge de la folie au sens de sagesse et e liberté.

A l'opposé d'Ouizgen, on trouve Noé Soulier, jeune surdoué qui passe toutes sortes de structures musicales et chorégraphiques au peigne fin, les déconstruit et recompose avec sagesse et humour. Dans sa nouvelle recherche intitulée « Deaf Sound », il utilise sa capacité à ouvrir des portes et regarder des mondes depuis l'intérieur pour s'intéresser à l'univers perceptif des sourds par rapport aux sons. La langue des signes devient ici une orfèvrerie chorégraphique du geste.

Thomas Hahn

Photos: Sally Cohn /Nathaniel Tileston / Jurij Konjar / Sammy Landwehr / François Chaignaud / Hasnae El Ouarga

DANSE EN VRAC FESTIVALS



FESTIVALS

Festival d'Automne à Paris

7 septembre – 31 décembre 2016

Paris

Un festival sous le signe de Lucinda Childs, avec le programme *Early Works* dont *Pastime* par Mathilde Monnier mais aussi *Dance*, monument post-modern, *Available light* (scénographie de Franck Gehry), une *Grande Fugue* de 2016 et une exposition monographique ! Hors l'hommage, des territoires inattendus s'ouvrent : ne manquez pas *Corbeaux* de Bouchra Ouizguen (voir Ballroom n° 9), femmes-matière et expérience sensorielle unique ou l'infra-danse de *Tordre*, réflexion corps de femmes par Rachid Ouramdane. Suivez le cheminement de Robyn Orlin vers l'universalité d'un parcours individuel a-normé *And so you see* ou la construction autour de signer l'audible par Noé Soulier et Jeffrey Mansfield, *Deaf sound*. Entrez

dans *La valse* de Raimund Hoghe, la juxtaposition chant géorgiens / dancehall jamaïcain de Chaignaud et Bengolea ou *Quicksand*, de Robert Ashley et Steve Paxton. Choisissez votre état d'urgence corporel avec *danse de nuit* de Boris Charmatz à la friche industrielle Babcock ou *Para que o céu nao caia* de Lia Rodrigues (voir Ballroom n° 10), nourri du témoignage du chaman David Kopenawan et de la nécessité à réinventer le ciel. Enfin, laissez-vous surprendre par les *Études hérétiques* d'Antonija Livingstone et Nadia Lauron et leur féminisme dandy. *Ma-J. V.*

☎ 01 53 45 17 17

🌐 www.festival-automne.com

1 *AVAILABLE LIGHT* DE LUCINDA CHILDS PHOTO CRAIG T MATHEW
2 *INNESTI* DE LUIGIA RIVA PHOTO AXEL LÉOTARD
3 *LA BELLE ET LA BÊTE* DE THIERRY MALANDAIN PHOTO OLIVIER HOUËIX

à partir du
7
Octobre

DANSE DE NUIT
Espaces publics - Paris



Avec *Danse de nuit*, le chorégraphe Boris Charmatz, (également directeur du Musée de la Danse à Rennes) investit l'espace public avec des danseurs qui bougent "n'importe comment en disant n'importe quoi". Un hommage à la liberté de parole et d'être qui déserte doucement notre société de plus en plus habitée par la peur et l'angoisse.

Théâtral magazine : Le spectacle s'appelle *Danse de nuit*. Est-ce pour le différencier d'une danse de jour ?

Boris Charmatz : Cela fait partie de l'équation de la pièce : on la donne dans des espaces publics. Evidemment, ça se joue à chaque fois différemment selon la ville et l'espace choisi. Et le fait qu'on joue de nuit implique l'obscurité, les fantômes de la nuit, ou les lumières urbaines.

Est-ce que ça signifie que vous utilisez la lumière ambiante ?

Oui et non. Yves Godin a eu l'idée magnifique de confier la lumière à des gens qui la portent sur leur dos et éclairent le spectacle sans le voir, un peu comme des ombres. C'est très proche du travail qu'on avait

fait dans *Con forts fleuve*, dans lequel on demandait à des figurants de suivre les danseurs comme des sortes d'ombres.

Les danseurs ne font pas que danser mais parlent aussi...

En mai dernier, à Rennes, on a fait un événement, *Fous de danse*, qui était un peu le versant jour de *Danse de nuit*, et qui a rassemblé 16.000 personnes sur la place De Gaulle. Cette foule traduit un énorme besoin d'assemblées qu'elles soient citoyennes, politiques, civiques. Ça résonne avec l'assemblée théâtrale classique et j'avais envie qu'on en invente sous d'autres formes. *Danse de nuit* c'est un petit exemple de ça. Cela répond

j'espère au besoin urgent d'intervenir dans l'espace public, de définir les nouvelles postures qui prennent en compte toutes les peurs d'aujourd'hui, de l'absence de rencontre entre des populations, de la paupérisation mais aussi évidemment de la violence, de la misogynie et du terrorisme et du coup d'une présence sécuritaire qui nous habite tous. C'est pourquoi j'ai voulu créer une danse urbaine au sens propre, c'est à dire destinée aux passants, et qui soit en partie improvisée, dans une rapidité de mouvements et de paroles, pour retrouver la liberté de bouger n'importe comment en disant n'importe quoi. Ça pose la question de la durée de vie de nos gestes. On s'est beaucoup penché sur les caricatures politiques notamment celles de Reiser en se demandant ce qui restait de ses dessins. On ne lit pas l'édition de Libération de la semaine dernière comme celle du jour. On dit que l'art est éphémère mais le dessin d'humour, ou le dessin politique, n'est pas beaucoup plus éphémère que ce qu'on fait en danse contemporaine.

Comment avez-vous travaillé avec les danseurs ?

C'est vraiment un travail de performeurs. Je leur donne des lignes directrices qu'ils digèrent à leur manière, et qu'on recompose ensemble.

*Propos recueillis par
Hélène Chevrier*

■ *Danse de nuit*, un spectacle chorégraphique de Boris Charmatz
7 au 9/10 à la MC93 à la Friche industrielle Babcock
12 et 13/10 aux Beaux-Arts de Paris
19 au 23/10 Musée du Louvre Cour Lefuel, accès par le 8 quai François Mitterrand 75001 Paris

À partir du 7 septembre

FESTIVAL

AUBERVILLIERS, LA COURNEUVE,
MONTREUIL, PANTIN

Flamboyant automne

Dépassant largement les frontières de la capitale, le Festival d'automne à Paris s'installe en partie en Seine-Saint-Denis jusqu'en décembre. L'occasion de découvrir ou redécouvrir le travail de Lucinda Childs, figure majeure de la danse américaine. Pour présenter toute la diversité de son œuvre, le Centre national de la danse (CND), le Théâtre de La Commune, la MC93 et le Festival proposent un large ensemble allant de ses premières pièces des années 1960 au solo de 2000. En parallèle, les archives de la chorégraphe (partitions chorégraphiques, dessins, schémas) sont exposées au CND et à la galerie Thaddaeus Ropac. La friche industrielle Babcock recevra également l'enfant terrible du théâtre allemand, Frank Castorf, et sa relecture des *Frères Karamazov* de Dostoïevski, ainsi que la *Danse de nuit* de Boris Charmatz, tandis que le CND et le Nouveau Théâtre de Montreuil accueilleront *Les Corbeaux*, de la chorégraphe marocaine Bouchra Ouizguen. Du haut vol !

festival-automne.com



PARIS/DANSE
**DE NUIT DANS
UNE COUR DU LOUVRE**

Le chorégraphe et danseur Boris Charmatz, qui dirige le musée de la Danse/Centre chorégraphique national de Rennes et de Bretagne crée *Danse de nuit* dans une cour du musée du Louvre. Il estime que la danse « *peut avoir lieu n'importe où* ». « *Danser dehors, affirme-t-il, c'est faire le pari de perdre en clarté, pour être sur ce terrain. La danse en ressort en partie abîmée par le béton: elle est rendue plus brute, salie, mais j'ai l'impression qu'il y a une vraie nécessité à être présent à cet endroit-là.* » Au sujet de cette production du Théâtre de la Ville sous l'égide du Festival d'automne à Paris, Boris Charmatz précise qu'il s'agit de « *gestes rapides faits pour s'en débarrasser, de gestes dont on puisse se dire qu'ils ne reviendront pas. Cela résonne avec la fugacité des dessins et des caricatures qui sont évoqués dans la pièce et qui rappellent les attentats de Charlie Hebdo.* »

• DU 19 AU 23 OCTOBRE, TEL RES 01 53 45 17 17,
<WWW.THEATREDELAVILLE-PARIS.COM>.

DANSE

BORIS CHARMATZ

Après avoir fait de la danse un objet d'expositions, l'avoir fait entrer au musée, Boris Charmatz lui offre un bol d'air. Depuis 2014, le patron du Centre chorégraphique national de Rennes permet au badaud de croiser une étoile sur une place de sa ville. Cette fois, il se lance sur un terrain plus brutal : la rue, la nuit. Et rêve de fragiles lumières, d'un « sound system maison », de gestes urgents, rapides, hallucinatoires, interprétés par six danseurs pour défendre la vie dans l'espace public.

| *Danse de nuit*, du 7 au 23 oct., dans le cadre du Festival d'automne, MC93-Friche industrielle Babcock, La Courneuve (93), au musée des Beaux-Arts puis au musée du Louvre, Paris ; du 8 au 12 nov., festival Mettre en scène, Rennes (35).



DANSE DE NUIT, BORIS CHARMATZ

À quelques pas des Ports francs du canton de Genève, sur le parvis de la Maison de l'architecture – Pavillon Sicli, membrane de béton conçue par Heinz Isler qui abritait l'ancienne usine Sicli de production de matériel anti incendies, rendez-vous est donné pour une fête, une procession, une manifestation, une battle nocturne, une danse en open space. Nous sommes le 3 septembre 2016, il est 22h, et les spectateurs du festival de La Bâtie sont massés dans le noir sur un parking quelconque de périphérie urbaine, grillagé, envahi de mauvaises herbes. Le ciel est étoilé, les bâtiments adjacents et la route des Acacias constellés de tâches lumineuses. Un rendez-vous à ciel ouvert, donc, pour assister à la dernière pièce de Boris Charmatz : *danse de nuit* (2016).

Des projecteurs s'allument brusquement. Trois projecteurs dans le dos de techniciens vêtus de noir qui se déplacent avec. Dans *danse de nuit*, les éclairages dansent aussi : les porteurs marchent, bougent leur torse, suivent les danseurs de près, s'en éloignent. Ils éclairent ce lieu d'un instant : instant durant lequel le parking est détourné pour devenir un lieu de représentation, lieu de danse, lieu de parole : non pas *unblack box* mais un *black urban space*. Danse et parole se fraient un chemin dans le brouhaha urbain : les voitures et les trams qui circulent, les personnes installées en terrasse du restaurant de l'autre côté du trottoir et tous ces sons, craquements, crissements, frottements, que l'on peine à localiser, à nommer. Durant cette danse de nuit, le décor est déjà là : le mobilier urbain ; mais se transforme : les événements environnants. Le décor de *danse de nuit* change à chaque représentation mais ce n'est pas tant la structure qui change que ce qui s'y passe : les passants ce soir-là, la météo, etc. Et ce décor ne devient décor que parce qu'il entoure et prolonge les actions des danseurs sur le bitume.

Des danseurs-orateurs qui se dispersent, obligeant la masse à se diviser. Ashley Chen, Julien Gallée-Ferré, Peggy Grelat-Dupont, Mani Mungai, Jolie Ngemi et Marlène Saldana se séparent en prenant la parole. Ils séparent leurs paroles l'un de l'autre en des monologues sur des sujets d'actualité, des anecdotes personnelles énoncés en gesticulant, en étirant les mots tout en étirant les membres. Boris Charmatz, en chorégraphe de cette danse de nuit, est attentif à tous les pas effectués, à tous les mots prononcés, au public. Ici, ni siège attribué ni point de vue imposé. Le public est mobile, doit être mobile pour suivre les danseurs, voir ce qu'ils font, écouter ce qu'ils disent. Le spectateur peut se mettre en retrait ou bien s'approcher, comme lors d'un *walk-in*, acte lié à la désobéissance civile. Le public en arrive à être mis en abîme avec les personnes observant les danseurs, les passants observant les personnes qui observent les danseurs, les personnes observant les danseurs qui se mettent à observer les passants. Ce jeu de miroir provoqué par la configuration du lieu et la configuration de la chorégraphie itinérante dénotent et détonent dans le champ performatif.

Ma culture.fr – Mardi 13 septembre 2016 (Suite de l'article)

En effet, cette mobilité du décor et cette mobilité chorégraphique favorisent une mobilité du discours. Un discours propre à la danse, d'une danse « urbanisée », d'une part, et un discours propre à la parole, d'autre part. Le discours propre à la danse est développement de celui du projet *20 danseurs pour le XXIe siècle* (présenté pour la première fois à Rennes en 2012) initié par Boris Charmatz, où des registres variés de chorégraphies donnaient un aperçu au présent de la danse au vingtième siècle. Des chorégraphies effectuées en simultanée dans différents espaces (opéras, musées, bibliothèque, etc.) qui obligeaient le spectateur à faire un choix ou à se laisser surprendre. Le discours chorégraphique est ici celui des gestes empruntant aux « danses urbaines » qui surgissent simultanément sur ce parking. Le discours oral est celui de ces prises de paroles publiques, sur des tons affirmatifs, à voix hautes non amplifiées, adressées à personne en général et à tout le monde en particulier. « Dormir, dormir, dormir... Écrire, écrire, écrire ». Les interprètes, le public, se rassemblent, se désassemblent. *danse de nuit*, c'est du rap *a capella* sur du bitume, des coups de poings dans le noir, des *free speeches* obscène sur un star system obscène, des étirements pour danser la ville, pour danser la nuit – et continuer le jour. Cette nuit, Boris Charmatz le raconte par la versatilité, en guetteur de nuit de ces dérapages chorégraphiques et verbaux nocturnes, continuant à danser l'histoire de la danse.

Vu dans le cadre de La Bâtie – Festival de Genève. Chorégraphie Boris Charmatz. Interprétation Ashley Chen, Julien Gallée-Ferré, Peggy Grelat-Dupont, Mani A. Mungai, Jolie Ngemi, Marlène Saldana. En alternance avec Olga Dukhovnaya, Frank Willens. Lumières Yves Godin. Costumes Jean-Paul Lespagnard. Travail vocal Dalila Khatir. Photo de Pascal Greco.

***danse de nuit* au Festival d'Automne à Paris
Du 7 au 9 octobre à la Friche industrielle Babcock
Le 12 et 13 octobre au Beaux-arts de Paris
Du 19 au 23 octobre au Musée du Louvre**

Par Guillaume Rouleau



Le chorégraphe dirige depuis 2009 le Musée de la danse à Rennes, où son dernier spectacle, *Danse de nuit*, a été joué fin août en avant-première

Boris Charmatz, maître du jeu

Le temps d'une **Danse de nuit**, et dans le cadre du Festival d'Automne, l'intrépide chorégraphe investit des lieux atypiques de l'espace public. par Hervé Pons

Le chorégraphe savoyard, désormais breton, habitué du MoMA à New York, de la Tate Modern à Londres et des prestigieuses scènes européennes comme l'Opéra de Paris, invente, crée, expérimente et présente, en exclusivité et en avant-première, ses travaux à Rennes où il a fondé après sa nomination à la tête du Centre chorégraphique national, le Musée de la danse, un lieu de ressource et d'invention, de croisement des disciplines artistiques.

En 2015 et en dépit des injonctions de la mairie à entourer la grande esplanade Charles-de-Gaulle de Rennes de barrières, le Musée de la danse lance *Fous de danse*, une journée de midi à minuit où tout le monde danse...
"La première année, nous n'en revenions pas, presque douze mille personnes sont venues danser ! Fous de danse est un projet très festif et participatif. Il y a eu un moment de soul train géant avec quelque cinq mille personnes qui formaient un tunnel humain, des moments de danse populaire avec des danses bretonnes ►

Les Inrocks – Du 14 au 20 septembre 2016 (Suite de l'article)



mais aussi, au milieu de tout, un solo d'Anne Terésa De Keersmaeker sur une musique de Steve Reich... A la fin de la première édition de Fous de danse, je me suis dit que j'aimerais bien inventer un spectacle qui en serait la fin, qui serait rude, un spectacle de nuit, la face nord de Fous de danse..."

Boris Charmatz poursuit au sujet de ce pendant nocturne de l'événement rennais dont le succès s'est encore accru cette année en mai : "Pour la création de Danse de nuit, j'ai beaucoup pensé au tableau de Rembrandt, Ronde de nuit. Le spectacle se jouera par tous les temps mais jamais en journée, j'adore l'idée que la chorégraphie soit liée au sommeil, qu'elle se déploie dans un espace mental où l'activité soit au

moins aussi importante que la passivité. La nuit en plus, et notamment dans les villes, est liée à la peur, aux fantômes, j'adore ça ! Bêtement, je pense à ce titre du roman de Richard Bohringer, C'est beau une ville la nuit... Il y a un imaginaire urbain de la nuit, d'une étrange beauté liée à la peur, au fait que l'on ait de plus en plus éclairé les villes pour avoir de moins en moins peur. Dans le tableau de Rembrandt il y a la ronde, la ronde citoyenne, aujourd'hui il y a des rondes citoyennes de surveillance, alors nous, nous faisons une ronde chorégraphique qui ne surveille rien, à l'opposé de Vigipirate..."

Au cœur de la nuit sur une place, dans un vieil hangar, un lieu atypique – à Rennes fin août, en avant-première, c'était sur le parvis

du Triangle dans le quartier populaire du Blossne –, les six danseurs de Danse de nuit se jettent dans l'espace comme un coup de chevrotine réunissant autour d'eux des petits groupes de personnes auxquels ils livrent des souvenirs personnels... Marlène Saldana raconte une histoire scato avec une pomme de douche dans un hôtel chic, en tournée, avec Christophe Honoré. Jolie Ngemi dit comment son père, pasteur au Congo, voulait l'attacher et la cogner parce qu'elle n'acceptait d'aller à l'église que si elle pouvait y danser... Chacun racontant sa petite histoire intime, répétant une série de gestes comme l'esquisse d'une phrase chorégraphique qu'il souhaiterait s'approprier.

"Il n'y avait pas de dramaturgie préétablie, c'est arrivé dans le travail, ça commence par des improvisations, du coup c'est plus intime, comme un torrent oral et physique. Si nous devons inventer notre propre danse de rue, de trottoir ou de bitume, je souhaitais qu'il y ait des textes notamment deux de Tim Etchells que j'avais vu performer à plusieurs années d'intervalle et que je n'arrive pas à oublier."

Le premier texte dit à l'unisson par l'ensemble des danseurs dans un mouvement déambulatoire déformant et reformant les groupes est celui que Boris Charmatz a écrit pour Danse de nuit. "Il commence par 'Charb est mort', c'est un texte que j'ai écrit quasiment à la vitesse à laquelle il est dit dans le spectacle, comme

“la danse est un bon endroit de perméabilité entre classes sociales, quartiers, communautés”

Boris Charmatz, chorégraphe

de l'écriture automatique. C'était longtemps après les attentats de Charlie Hebdo. Je l'ai surtout écrit en pensant à la durée de vie du dessin humoristique. Je ne le connaissais pas bien Charb mais, après l'attentat, j'ai revu beaucoup de caricatures. Gamin, j'aimais bien Wolinski, mais j'étais fanatique de Reiser. On dit toujours que la danse est ce qu'il y a de plus éphémère, mais l'humour du dessin politique l'est encore plus. Le dessin subsiste mais l'humour est éphémère. Ça va plus vite que notre pensée, et nous sommes dans un tel état face aux événements. La liste est longue, il y a les événements terroristes mais aussi économiques, sociaux, identitaires. Nous traversons une période de changements incroyables et nous sommes à la fois sidérés et en ébullition. Je voulais qu'il y ait une parole et des gestes qui soient à cet endroit-là, dans un flux, un torrent, une glossolalie. Comme des gens qui se mettent à parler et à inventer des langages à débiter... C'est lié à l'inconscient ou au sacré, une langue qui dit des choses mais qui ne cherche pas à circonscrire, définir, tracer.”

De l'intime à l'extime, de l'apparition à la disparition, de paroles privées à une parole plus vaste sur le monde, son actualité, ses peurs,

ses absurdités, ses moments de partages enfantins ou bien ses cris isolés, *Danse de nuit* est une danse des ténèbres, joyeuse bien que prenant à bras le corps la violence du jour éclairée par la douceur de la nuit.

“Je crois qu'aujourd'hui nous avons un immense désir d'assemblée, en France avec *Nuit debout*, mais avec aussi *Occupy Wall Street*, les indignés en Espagne, la place Tahrir... Il y a les assemblées debout, assises, on y habite, on y dort, on s'y allonge, on y prend la parole. Alors je rêvais d'une assemblée chorégraphique. On peut aussi s'assembler avec ou pour de l'art, quel qu'il soit. Nous sommes dans un moment où il faut affirmer cela. Dans l'espace public, il y a des marchés, des hip-hoppeurs, des manifestants contre la loi travail, des soldats, des policiers et des danseurs... On a besoin d'art dans l'espace public qui ne soit pas seulement des commandes publiques. Il me semble que la danse est un bon endroit de perméabilité, un endroit d'immédiateté facilement partageable entre classes sociales, quartiers, communautés.”

S'il est coutumier des spectacles dans la neige, en haut des montagnes, dans des stades, des couloirs, des champs...

Boris Charmatz investit aujourd'hui avec *Danse de nuit* l'espace urbain d'une parole artistique et démocratique qu'une certaine parole morale souhaiterait confisquer. Il l'investit, à l'inverse de l'air du temps, pour ne surtout pas en faire une tribune.

“J'aime les studios de danse et j'aime les théâtres! Mais, par exemple, quand j'étais à l'école de danse de l'Opéra de Paris, mon plus beau souvenir est d'avoir dansé tout nu, la nuit, dans un des studios de Nanterre, c'était interdit évidemment. Je risquais la mise à pied, le blâme suprême, mais j'allais déjà me faire virer de toute façon... J'étais un enfant extrêmement timide mais la danse me permettait de faire des choses que je n'aurais pas faites en tant que bon élève. L'espace mental de la danse me permet de faire ce que je ne pourrais pas si je voulais écrire un texte journalistique sur une situation donnée. La danse permet de se dévoiler, mais elle est aussi une super couverture.” ■

Danse de nuit

de Boris Charmatz, du 7 au 9 octobre, friche industrielle Babcock MC93/Bobigny; les 12 et 13 octobre aux Beaux-Arts, Paris VI^e; du 19 au 23 octobre, musée du Louvre, Paris I^{er}, dans le cadre du Festival d'Automne; du 8 au 12 novembre à Rennes, dans le cadre du festival Mettre en scène

[FESTIVAL D'AUTOMNE] L'INAUDIBLE « DANSE DE NUIT » DE BORIS CHARMATZ

20 octobre 2016 Par [Amélie Blaustein Niddam](#) | 0 commentaires

La Cour Carrée du Louvre a beau être le plus élégant décor possible, rien ne sauve du naufrage **Danse de nuit**, la dernière création de l'immense chorégraphe Boris Charmatz, pathétique hurlement sous forme de performance caricaturale.

Note de la rédaction : ★★☆☆☆



Avant tout, il faut dire à quel point il ne faut pas jeter Boris Charmatz. Même avec l'ennui que procure cette invisible *Danse de Nuit*. De celui qui partageait la scène avec Anne Teresa de Keersmaeker, on garde la pureté des lignes. De son *Enfant*, la puissance du geste, de *Manger*, l'humour et l'intelligence du propos.

Avec sa *Danse de Nuit*, il adapte à Paris les fondations de son projet *Fous de Danse* qui met depuis deux ans tout Rennes dehors à l'occasion de spectacles et performances sur l'espace public. On trépignait d'envie à l'idée de voir Boris Charmatz chorégraphe pour l'extérieur, dans le cadre du Festival d'Automne, lui qui avait refait l'histoire de la danse du XXe siècle au Palais Garnier partout sauf sur la scène.

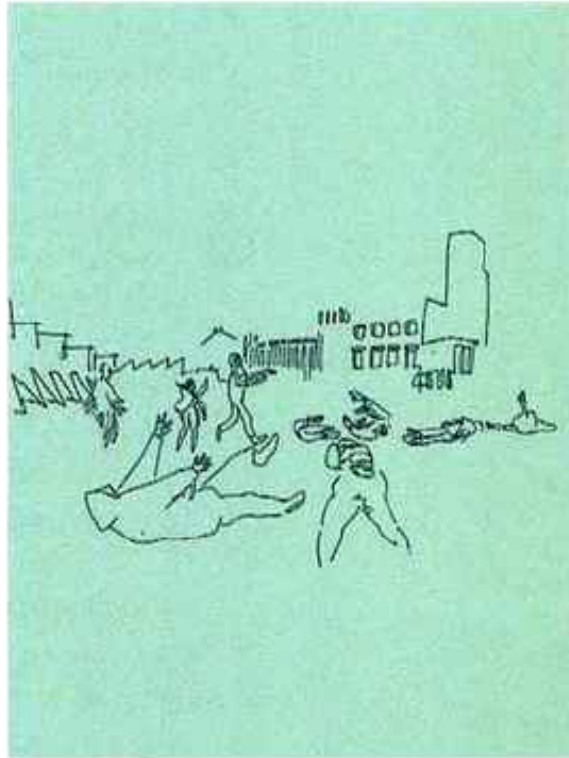
Il s'agit ici de suivre la lumière, magnifiquement orchestrée par Yves Godin qui accroche au dos des techniciens de grands aplats aveuglants. Cela touche à la beauté pure. Il y a aussi une idée géniale, celle d'aller d'un interprète à un autre. On suit Marlène Saldana qui nous raconte une histoire de salle de bain sale. Puis viendra une logorrhée qui mêle la mémoire de Charlie, les affres des solitudes, les trop-pleins de la vie... On entend des mots de Charb, on cite Reiser. Pour l'instant les choses fonctionnent encore car du point de vue chorégraphique, il y a un geste : celui de faire et défaire des rondes autour des danseurs ou des comédiens. Le public n'est pas vraiment libre, il se déplace en meute, happé par la lumière. Plus la pièce avance, plus elle devient inaudible et invisible.

Boris Charmatz l'écrit dans la bible, conscient du risque : « Mais globalement, il y a tout de même l'idée d'être entendu, de transmettre quelque chose par le texte. Ce n'est pas évident, parce qu'à partir du moment où on décroche d'un texte...on peut très bien ne pas raccrocher. C'est un risque à prendre, le risque du débranchement – accentué par le fait de parler très vite. Mais cela correspond aussi à une forme d'urgence à dire. »

Voici une pièce où le dire écrase le geste et où le geste est à son tour écrasé par la rapidité. On retrouve les sauts typiques du chorégraphe, des chutes également intéressantes. Mais sur le fond, la pièce est un amas d'idées reçues qui amalgament entre elles des questions beaucoup trop éloignées. Terrorisme, solitude, célébrité, disparitions... A nous faire tourner en rond dans la Cour Carrée, Charmatz nous paume. On se sent prisonniers ici d'une proposition qui ne touche ni à la beauté ni à l'uppercut. On arrête de douter, c'est sûr, désormais, on déteste ce que l'on voit quand il signe une allégorie des attentats en faisant chanter à ses comédiens et danseurs « Cerf Cerf ouvre-moi » avec un geste et un bruitage de mitraillette. En voulant semble-t-il faire une pièce d'actualité, en lien avec l'Etat d'Urgence, Boris Charmatz a eu une belle idée, qui n'est ici absolument pas réalisée. Le clair obscur de la fin n'y change rien, ce n'est pas le spectacle que l'on retiendra de sa belle carrière.

MAGAZINE
LE GUIDE DE LA FIAC 2016

PAR CÉLINE PIETTRE



BORIS CHARMATZ (2)

Pas question de rater une création de Boris Charmatz, d'autant plus quand le titre, *Danse de nuit*, charrie dans ses sonorités les rondes nocturnes de Rembrandt. La forme est resserrée (six danseurs), nomade (pensée pour la rue) et volubile (les corps s'adonnent à des improvisations verbales). Soit la promesse d'une transe rêveuse, occulte, illicite **C. P.**

MC93 - FRICHE INDUSTRIELLE BABCOCK / BEAUX-ARTS / MUSÉE DU LOUVRE
CHOR. BORIS CHARMATZ

DANSE DE NUIT

Une *Danse de nuit* en forme de performance à ciel ouvert, à déguster à l'heure du crépuscule, dans des lieux inédits.

Le titre de votre création, *Danse de nuit*, évoque les mystères et l'obscurité, mais aussi la licence liée à la nuit, dans un espace public...

Boris Charmatz : C'est un projet né avec Fous de danse, créé en 2015 sur cette immense esplanade Charles-de-Gaulle de Rennes. En même temps, nous avons vécu cette vague d'attentats, dont *Charlie Hebdo*. Il nous semblait alors crucial de questionner la liberté d'expression, la liberté artistique, et de voir des danseurs dans l'espace public, et pas seulement des soldats ou des policiers. Cette création joue avec les fantasmes, les angoisses, les peurs, mais questionne aussi la caricature, la liberté de parole, ou celle de danser sur les trottoirs.

C'est un titre qui, à Paris, évoque aussi la Nuit debout. Existe-t-il un rapport ?

B. C. : En tout cas, cela correspond à un vrai désir d'assemblée chorégraphique, d'être ensemble. Nous n'avons pas de gradin ni de scène, pas de micro ou de musique. On pourrait

même le donner avec les seules lumières de la ville ou des étoiles, bref, très peu de choses, mis à part la perméabilité entre les corps.

Si la friche industrielle Babcock de La Courneuve peut s'apparenter à un espace public, c'est moins le cas avec la Cour Lefuel du musée du Louvre ou les Beaux-Arts...

B. C. : Ce sont des cours assez grandes. Au début j'étais un peu circonspect car ce sont des lieux d'héritage, de patrimoine... Et puis on nous a montré cette cour abandonnée du Louvre et j'ai eu envie d'y danser. Entretemps, des inondations l'ont détériorée et ils ont dû refaire le sol. C'est un endroit inconnu, à ciel ouvert, très rude, avec un immense escalier. En tout cas, j'aime l'idée qu'il y ait trois lieux différents à Paris.

Comment s'organise cette chorégraphie pour danse et voix, musique et texte, pour six interprètes ?

B. C. : Elle est basée sur une sorte de glosso-



Boris Charmatz répète *Danse de nuit*.

lalie, de logorrhée de gestes et de paroles. Il s'agissait au départ de dire n'importe quoi en dansant n'importe comment. D'une certaine manière on n'entend pas tout, on ne voit pas tout, c'est fugace. Ce sont des impulsions, des instantanés comme autant de décharges électriques. C'est un ensemble où la danse est très forte. Nous avons travaillé à partir d'improvisations, de morceaux de textes écrits aussi vite que dits, ce qui suggère une pensée qui file, qu'il faut rattraper... D'où la glosso-lalie. Ce n'est pas un discours rationnel ; au contraire, il laisse l'auditeur sidéré. Ça va trop vite et pourtant ça fait sens. On part de Charlie mais ça dérape sur Reiser, ça dérive perpétuellement. Il y a des lyrics de rap, des textes de l'artiste performer et écrivain britannique Tim Etchells, comme *Starfucker*. La pièce se termine par une séquence inti-

“UNE PLONGÉE AU MILIEU DE NOS PROBLÈMES, DE NOS DÉSIRS, DANS UN PRÉCIPITÉ DE MOTS ET DE GESTES.”

BORIS CHARMATZ

tulée *Eraser* (effacement), qui retrace une quête d'anonymat dans la ville. Ne pas être suivi, fiché, échapper, disparaître, ne pas être reconnu, se perdre dans la foule... Des thématiques très actuelles. Il n'y a pas de prise de position, c'est plutôt une plongée au milieu de nos problèmes, de nos désirs, dans un précipité de mots et de gestes. Le sens essaime dans plusieurs directions.

Propos recueillis par Agnès Izrine

La MC93 à la friche industrielle Babcock.

Du vendredi 7 au dimanche 9 octobre.

Ven. et sam. 20h30, dim. 19h

Beaux-Arts de Paris. Mercredi 12 et jeudi 13 octobre 20h.

Musée du Louvre (Cour Lefuel) avec le Théâtre de La Ville, en collaboration avec la FIAC. Du Mercredi 19 au dimanche 23 octobre, du mer. au ven. 19h30, sam. et dim. 19h30 et 21h30.

Accès par le 8 quai François Mitterrand, 75001 Paris. Dans le cadre du Festival d'Automne. Tél. 01 53 45 17 17.

Réagissez sur www.journal-laterrasse.fr

DANSE DE NUIT

de Boris Charmatz
du 7 au 9 octobre
à la friche industrielle Babcock,
La Courneuve
(45 min)



Sortir la danse contemporaine des théâtres, la mêler à l'obscurité et aux bruits de la ville, voici la promesse de Boris Charmatz. Dans les monumentales halles de la friche industrielle Babcock, le chorégraphe et directeur du musée de la Danse vous invite à un rite nocturne. Avec *Danse de nuit*, il prolonge l'expérience qu'il a initiée à Rennes, Fous de danse, un week-end entier pour déployer l'expression chorégraphique sur les places et dans les rues. Cette fois, ni ateliers d'initiation ni participation du public, mais une pièce nomade pour six danseurs. Parler et danser en même temps, travailler sur la contrainte des corps en mouvement : on retrouve dans cette nouvelle création la signature de Boris Charmatz. Mais quelque chose de l'énergie joliment brouillonne de la ville se faufile dans son écriture. Les gestes des danseurs semblent avoir été rechargés à cette électricité particulière. Rapides et vifs, ils se font moins précis, plus bruts. Éclairés par intermittence, ils tracent des tatouages éphémères sur l'épiderme urbain, des dessins voués à disparaître au moment de leur apparition. Les interprètes parés de leurs costumes carnavalesques se métamorphosent à leur tour en silhouettes fantomatiques, comme pour hanter le public regroupé autour d'eux. Doucement, ils semblent ranimer le souvenir d'autres dessinateurs, tombés sous les balles en janvier 2015. Le rite nocturne devient alors une tentative pour conjurer le souvenir traumatique des attentats. Une séance collective d'exorcisme. ● AÏNHOA JEAN-CALMETTES

Les gestes des danseurs tracent des tatouages éphémères sur l'épiderme urbain.



OCTOBRE 2016 : LES RENDEZ-VOUS À NE PAS MANQUER

***EARLY WORKS* au Centre national de la danse, à partir du 4 octobre 2016**

Lieu de ressource et de spectacle, le CND propose cet automne une programmation de *Early Works* issus du répertoire de plusieurs chorégraphes femmes. Après deux pièces de *Lucinda Childs* présentées dans le cadre d'Ouverture après travaux, le CND propose de découvrir *PARK DE 1998 À AUJOURD'HUI*, une dérive fictionnelle autour de l'œuvre de Claudia Triozzi (du mardi 4 au vendredi 7 octobre), des performances créées au début des années 90 de de la chorégraphe brésilienne Vera Mantero (du mardi 4 au vendredi 7 octobre), et un programme d'extraits d'œuvres de Maguy Marin et Mathilde Monnier. Trois rendez-vous avec l'histoire à ne pas manquer.

***danse de nuit* de Boris Charmatz au Festival d'Automne à Paris, du 7 au 23 octobre**

« *danse de nuit*, c'est du rap a capella sur du bitume, des coups de poings dans le noir, des free speeches obscène sur un star system obscène, des étirements pour danser la ville, pour danser la nuit » La nouvelle création du chorégraphe Charmatz est LE rendez-vous à ne pas rater cet octobre. Retrouvez la performance du 7 au 9 octobre à la Friche industrielle Babcock, le 12 et 13 octobre au Beaux-arts de Paris et du 19 au 23 octobre au Musée du Louvre. Notre critique ici : <http://maculture.fr/danse/danse-nuit-boris-charmatz/>

Carte blanche à Tino Sehgal au Palais de Tokyo, du 12 octobre au 18 décembre 2016

Récompensé par un Lion d'Or à la Biennale de Venise 2013 et présenté dans les plus grands musées, l'artiste germano britannique Tino Sehgal signe depuis maintenant une quinzaine d'années des « œuvres performatives » entièrement factuelles. Dans le cadre du Festival d'Automne à Paris et invité par le Palais de Tokyo, Tino Sehgal investi la totalité des 13 000 m² de surface d'exposition du Palais de Tokyo. Comme toujours dans le travail de Tino Sehgal, il y sera question de dialogues, de proxémies, de déplacements et de rencontres...

Ma culture.fr – Samedi 1^{er} octobre 2016 (Suite de l'article)

Parades for FIAC, du 19 au 22 octobre 2016

Cette année, la Foire Internationale d'Art Contemporain renforce son soutien aux pratiques performatives et au dialogue entre les disciplines dans l'art contemporain en inaugurant un nouveau festival, Parades for FIAC. Paris une large programmation nous retrouverons notamment *Corbeaux* de Bouchra Ouizguen, *Loie Fuller : Research* d'Ola Maciejewska et *Coproud* de César Vayssié dans la Cour Carrée du Musée du Louvre, et *A catalogue of steps at the fair* de la chorégraphe DD Dorvillier au Mona Bismarck Amercian Center et au Musée de l'Orangerie.

Hommage à Nijinski à la Philharmonie de Paris, le 22 et 23 octobre 2016

Qui de plus qualifié que la danseuse et chorégraphe Dominique Brun pour rendre hommage à Nijinski ? Co-fondatrice du célèbre collectif Quatuor Albrecht-Knust (1993 – 2003), Dominique Brun travaillait déjà à l'époque, aux cotés d'Anne Collod, Simon Hecquet et Christophe Wavelet, à la recréation de danses du répertoire historique. Après avoir chorégraphié des extraits du *Sacre du printemps* (1913) de Nijinski pour le film *Chanel & Stravinsky* (2010) à partir d'archives de l'époque, elle entame un grand chantier de recherche autour de cette grande figure des Ballets russes au début du XXe siècle. Cette soirée est l'occasion de voir des reconstructions de trois pièces légendaires : *Le Sacre du printemps* de Stravinski, *L'Après-midi d'un faune* et *Jeux* de Debussy.

Photo de danse de nuit © Boris Brussey

Par Ma Culture

LES VARIATIONS DE
FRANÇOIS DELÉTRAZ



BORIS BRUSSEY

**BORIS CHARMATZ
OU L'ÈRE DU VIDE**

Est-il bien inspiré d'être toujours à contre-pied quand on est danseur ? On s'est posé la question à Genève, lors du festival La Bâtie, avec *Danse de nuit*, de Boris Charmatz. Qu'en on juge. En guise de scène : le parking d'un ancien bâtiment en forme de mini-Cnit qui voulait avoir l'air de la place Jemaa el-Fna de Marrakech. En guise de danseurs, des similitoneurs déterminés à appâter les spectateurs perdus sur l'asphalte. En guise de contes, d'assommants exposés. L'un sur les « pommes de douche ». L'autre sur d'absurdes séries de chiffres. Un autre sur le cancer des os du caricaturiste Reiser qui l'aurait sauvé des terroristes... Et la danse dans tout cela ? Un va-et-vient interminable de la troupe dans le public. Mais pourquoi ? On cherche encore le sens de cette *Danse de nuit*...

Est-ce si étonnant ? Boris Charmatz fut l'un des chorégraphes les plus prometteurs de sa génération avant de choisir l'antithèse de la danse. Sa carrière avait pourtant débuté par un coup de tonnerre, l'incroyable duo *A bras-le-corps* – œuvre physique, puissante, émouvante. Puis il a voulu devenir le chef de file de la « non-danse », à savoir la négation de cet art qui requiert technique et précision. Ce fut *Levée des conflits*, *Manger*, autant de concepts proches du néant. Beau parleur et doué d'un grand sens de la communication, il fut dès lors invité partout dans le monde.

A Rennes où il s'est installé, il a baptisé son Centre chorégraphique national « musée de la Danse ». Un musée où il n'y a rien à voir ! Pas de collection, pas d'archives... juste un nom. Une posture, en quelque sorte, comme ses derniers ballets, mais qu'il érige en philosophie. Elle lui vaut quelques éloges et flatteries, qui ne firent que le faire persévérer dans son exaltation du vide. Il faudrait tout de même que le prodige descende de son piédestal. Et qu'il se rappelle ce qui fit son talent : une danse physique et naturelle, puissante et plastique, telle qu'il la donnait à voir dans *Enfant*, œuvre trop longue mais sans conteste audacieuse. Mais il faudrait pour cela que Boris Charmatz choisisse entre l'art et la fatuité.

Les 7, 8 et 9 octobre à La Courneuve, les 12 et 13 à l'École des beaux-arts à Paris, du 19 au 23 au musée du Louvre...

Au Festival d'automne, Boris Charmatz emmène ses danseurs dans la rue

Emmanuelle Bouchez Publié le 07/10/2016.



Le chorégraphe fuit la scène pour installer son nouveau spectacle en extérieur, à la tombée de la nuit.

Est-ce parce qu'il a déjà emmené deux fois ses interprètes et amis chorégraphes sur la grande place de Rennes, grâce à l'opération Fous de danse ? Boris Charmatz, pour sa dernière création, ne veut ni scène ni salle, mais tâte du bitume. Pour la première au toujours foisonnant La Bâtie-Festival, à Genève, début septembre, il donnait d'ailleurs rendez-vous sur le parvis d'une ancienne usine, au coeur de la ville.

Bien avant le début du « rituel », les six danseurs sont déjà là, dans leurs tenues identifiables (anorak fluo, tunique ajustée, diadème voyant), se mêlant au public qui s'installe spontanément en rond. Puis ils s'infiltrèrent et cassent le cercle, frôlent les badauds, leur parlent presque à la barbe. Le nerf qui inspire ces corps agités, tendus, tordus ? L'esprit de caricature, comme celui qui animait Reiser ou Charb... Il faut le savoir pour y croire. Mais peu importe. Car l'intérêt, ici, c'est d'être au plus près des danseurs, d'approcher leur puissance physique, de saisir à la volée les bribes de message empruntées à Salman Rushdie, Christophe Tarkos ou Tim Etchells. Un tel collage peut sembler fourre-tout, mais s'y nichent pourtant des moments fulgurants.



A voir

Boris Charmatz -
Danse de nuit **T**

07/10/2016 à
09/10/2016



Des danseurs de bitume, à fleur de public.

DANSE DE NUIT
HAPPENING DANSE
BORIS CHARMATZ

T

Est-ce parce qu'il a déjà emmené deux fois ses interprètes et amis chorégraphes sur la grande place de Rennes, grâce à l'opération Fous de danse ? Boris Charmatz, pour sa dernière création, ne veut ni scène ni salle, mais tâte du bitume. Pour la première au toujours foisonnant La Bâtie-Festival, à Genève, début septembre, il donnait d'ailleurs rendez-vous sur le parvis d'une ancienne usine, au cœur de la ville.

Bien avant le début du « rituel », les six danseurs sont déjà là, dans leurs tenues identifiables (anorak fluo, tunique ajustée, diadème voyant), se mêlant au public qui s'installe spontanément en rond. Puis ils s'infiltrèrent et cassent le cercle, frôlent les badauds, leur parlent presque à la barbe. Le nerf qui inspire ces corps agités, tendus, tordus ? L'esprit de caricature, comme celui qui animait Reiser ou Charb... Il faut le savoir pour y croire. Mais peu importe. Car l'intérêt, ici, c'est d'être au plus près des danseurs, d'approcher leur puissance physique, de saisir à la volée les bribes de message empruntées à Salman Rushdie, Christophe Tarkos ou Tim Etchells. Un tel collage peut sembler fourre-tout, mais s'y nichent pourtant des moments fulgurants. — **E.B.**

| 1h | Festival d'automne, tél. : 01 53 45 17 17.
Du 7 au 9 octobre à la friche Babcock,
à La Courneuve (93), les 12 et 13 aux
Beaux-Arts, Paris 6^e, du 19 au 23 au musée
du Louvre, Paris 1^{er}. Et en novembre
à Mettre en scène, à Rennes (35).



DANSE DE NUIT, BORIS CHARMATZ

danse de nuit comme un défi à nos théâtres trop douillets, une pièce en guise de réaction épidermique à l'urgence sociale et politique d'un temps bouleversé. Boris Charmatz assume le risque d'une danse engagée, quelquefois schématique, incarnée par une troupe de six danseurs survoltés qui saisissent les éclats d'un monde pas si lointain.

Nous voici conviés aux premiers frimas de l'automne, dans l'air piquant de la nuit tombante pour une danse hors-les-murs, dans un territoire dénudé mais peuplé d'ombres. Au coeur de la friche industrielle Babcock, haut lieu d'émergence d'une conscience ouvrière et sociale, l'espace scénique semble sans cesse à réinventer, façonnée par les faisceaux des puissants projecteurs dressés dans le dos des interprètes. Saisis par le froid et la perplexité nous nous pressons en cercle autour des danseurs : ceux-ci n'hésitent pas à briser l'arène et sans ménagement nous bousculent, parfois nous chassent d'une ruade ; ils nous intimement sans cesse de « bouger », nous aussi.

L'influence des danses urbaines affleure dans chacun de leurs gestes tout autant qu'à travers leur accoutrement : combinaisons de chantier rehaussées de bandes réfléchissantes orange vif, doudounes épaisses et cache-oreilles criards.

Au centre des attroupements, les danseurs nous livrent de brefs récits presque anodins, souvent grivois, scatologiques parfois, qui laissent le spectateur interdit face au spectacle imposé d'une intimité décadente. Phrases hâtives ponctuées de gestes saccadés, animées par la gouaille d'une danseuse exaltée dont les gestes parfois se fondent dans le mime.

De groupe en groupe leurs voix résonnent sous les hauteurs de la voûte métallique et s'unissent dans un même cri puissant : de ces mots inaudibles on ne perçoit que le ton, celui d'une colère et d'une sourde inquiétude latente. On saisit quelquefois les bribes d'une comptine populaire ou l'insistance de verbes cent fois répétés, parole chamanique accompagnée toujours de cette gestuelle chère à Charmatz : saccadée, triviale, issue des profondeurs de la vie urbaine où elle semble ne jamais s'épuiser.

Ma culture.fr – Lundi 10 octobre 2016 (Suite de l'article)

Les spectateurs sont ballotés au rythme des déambulations des danseurs qui semblent sculpter la masse mouvante du public, telle une myriade d'insectes attirés par la lumière des puissants projecteurs, les yeux hagards dans le silence et la nuit. La foule encercle un quatuor tumultueux tandis qu'un danseur s'éloigne, suivi par quelques spectateurs : seul, il révèle que les plus vibrants instants restent ceux dévolus au silence, dans un solo en clair-obscur comme offert à la profondeur de la nuit. Ses gestes douloureux et fragiles semblent ricocher sur les murs de brique, accentués par sa longue tunique et sa bouche déformée en un cri muet.

danse de nuit propose une confrontation intime, parfois brutale avec des corps heurtés et décousus, empêtrés dans une danse bavarde par laquelle ils s'égarent : la parole devient sans doute superflue dès lors qu'elle contredit les corps et parfois éteint la puissance évocatrice des gestes. A rendre si tangible le réel les danseurs en viennent à brandir les poncifs comme étendard.

Vu à la Friche industrielle Babcock, La Courneuve, MC93, Maison de la Culture de Seine-Saint-Denis à Bobigny dans le cadre du Festival d'Automne à Paris. Chorégraphie : Boris Charmatz. Avec en alternance : Boris Charmatz, Ashley Chen, Julien Gallée-Ferré, Peggy Grelat-Dupont, Mani Mungai, Jolie Ngemi, Marlène Saldana et Olga Dukhovnaya. Photo © Christophe Raynaud de Lage.

Tournée *danse de nuit* 2016/2017

Le 12 et 13 octobre au Beaux-arts de Paris, Festival d'Automne à Paris

Du 19 au 23 octobre au Musée du Louvre, Festival d'Automne à Paris

Du 8 au 12 novembre au Théâtre national de Bretagne, Festival Mettre en scène

Par Céline Gauthier

Dance

Danse de nuit, Friche industrielle Babcock, Paris – review

Boris Charmatz's dance piece tackles France's anxieties about public space



Boris Charmatz's 'Danse de nuit' © Boris Brussey

YESTERDAY by: [Laura Cappelle](#)

While some dance works are designed to outlive the era they're created in, the raison d'être of others is to capture the zeitgeist at a specific moment. Boris Charmatz's *Danse de nuit* belongs to the latter category, and not just because of its references to Charlie Hebdo. In just 45 minutes, with six dancers alternatively performing and disappearing among the audience, it tackles head-on France's anxieties about public space.

Typically for Charmatz, a champion of discipline-transcending "non-dance", *Danse de nuit* is as much installation as performance. The Paris premiere took place in the Babcock factory, a former industrial stronghold; further performances are scheduled in more upscale venues, the Beaux-Arts and the Louvre, but Babcock was perfectly suited to *Danse de nuit*'s gritty edge.

This season marks the first time the factory has been used as a performance venue. It is cavernous and chilly, lit starkly by security lights; the dancers, clad in parkas and overalls, looked like security personnel when they first approached the 250-strong audience. After guiding us to a darker area, however, they started performing on the spot, telling quirky stories, running around, dropping to the floor, crawling on the hard concrete.

Charmatz's handling of the crowd was uncanny. His dancers wove their way in and out of the mass of onlookers, regrouping and moving around the factory as we followed them. Four additional performers with neon lights strapped to their backs provided some focus, but when those lights were turned off, the dancers seemed to vanish, leaving the audience thoroughly disoriented.

Financial Times – Mardi 11 octobre 2016 (Suite de l'article)

The cast speak throughout, riffing on familiar fears. Early on, they rock back and forth, pleading for silence, but slow-motion gestures of violence, fragments from recent history and pop culture keep intruding. Some dancers recite a sexist rap song, “Ma Benz”, while another re-enacts a radio interview with Patrick Pelloux, a friend of the Charlie Hebdo journalists, made the day after the attack on the magazine in 2015. Near the end, as the group retreats towards crowd-control barriers, they launch into a list of celebrities caught in brutal, imaginary circumstances.

Parts of the text, which grew out of improvisation, are overdone. Still, *Danse de nuit* is deeply attuned to the feelings of insecurity and mistrust that have permeated French life in the past couple of years. As the dancers make their moves, it is the audience that is at the eye of the storm.

★★★★☆ [borischarmatz.org \(http://www.borischarmatz.org/\)](http://www.borischarmatz.org/)



MOUVEMENTS ABSTRAITS ET CONCRETS COHABITENT... AINSI, UNE JEUNE FEMME ÉVOQUE SON ENFANCE À KINSHASA ET SON PASTEUR DE PÈRE HORRIFIÉ DE LA SAVOIR DANSER. PHOTO BORIS BRUSSEY

FESTIVAL D'AUTOMNE

Le prince Charmatz danse de nuit et d'utopie

C'est à La Courneuve, dans la friche Ba-Bcock, que le chorégraphe maximaliste présente une création où le public est partie prenante et peut se mouvoir au gré de son humeur civique.

Jadis, Boris Charmatz, lorsqu'il avait à sa disposition une salle de spectacle dûment équipée, laissait dans l'ombre une moitié du plateau et, avec l'aide d'Yves Godin, vissait des ampoules grésillantes. Cette fois, il boude la scène, opte pour une friche, rejette l'idée même de gradins et convie six danseurs, y compris lui-même, à évoluer au milieu de spectateurs circulant dans le noir le plus noir, ou presque. Des assistants, nantis d'un dispositif d'éclairage dorsal, suivent les groupes et produisent de la lumière (Yves Godin encore) par intermittence. La danse mise à l'ombre ? S'agit-il de déboulonner le statut du danseur servi sur un plateau ? Que font-ils là, sur du béton, si près du vacarme de la ville ? Cette *Danse de nuit* debout, dans le froid, quasi en plein air, brute, salie par le contact avec le sol, s'avance contrainte. Pour tous et chacun.

Tout bouge tout le temps, en toute promiscuité

Cela interroge la place du public – masse informe, groupement aléatoire –, résolument partie prenante de cette pièce insolite. Tout bouge tout le temps, en

toute promiscuité. On se rassemble par poignées devant des corps au travail, scrutés comme à la loupe dans leurs mouvements parcellaires, la bouche pleine de mots, car les danseurs marmonnent, se répètent, se meuvent parfois « *n'importe comment en disant n'importe quoi* » (Charmatz) au sein d'une gestuelle urbaine vive. Les figures exécutées ne durent qu'à peine quelques minutes, ce dans un ordre rigoureux. Mouvements abstraits et concrets cohabitent dans des corps devenus purs matériaux. Une jeune femme noire en jeans et blouson blanc à franges, en mouvant frénétiquement bras et jambes, évoque son enfance à Kinshasa et son pasteur de père horrifié de la savoir danser. Sa voix se perd dans un fondu au noir. Les lueurs, incertaines, suscitent des apparitions. L'adresse à chacun est essentielle : nous voici dans un espace public. L'attentat de *Charlie Hebdo* revient en boucle comme un regard en coin où il est davantage question de Reiser – mort du cancer – que de Charb ou Cabu. Charmatz récite un extrait des *Versets sataniques* de Salman Rushdie, avant de se dissoudre dans l'obscurité. On entend les pas des spectateurs au gré d'errances plurielles dans le hall, puis

chacun se fige près d'un halo de lumière quand les interprètes, à terre, se passent la main dans l'entrejambe en imitant le tactactac de la Kalachnikov. Des anges passent. « *On ne peut y échapper* », affirme Charmatz dans la « bible » distribuée à l'entrée. Le public va vers qui il veut, circule, pouffe parfois, hésite, se disperse pour s'agglutiner à nouveau.

Charmatz engendre de la sorte d'éphémères mouvements de foule, sans mots d'ordre, sans leader patenté. Ains les spectateurs s'exposent au feu de la représentation. *Danse de nuit*, c'est moi, c'est vous, c'est nous, un objet artistique difficilement identifiable, par essence périssable, impossible à filmer, absolument hors objectif de caméra, car de tous ces gestes, on sait qu'ils ne reviendront pas. Charmatz bondit une fois de plus hors du cadre fixe de la représentation stricto sensu, pour signifier la fragilité de l'instant en partage en un lieu sans lieu (l'utopie) au fil d'une intervention en état d'urgence de vivre. ●

MURIEL STEINMETZ

Danse de nuit est programmée, sous l'égide du Festival d'Automne, à la friche industrielle Ba-Bcock de La Courneuve, la MC93 étant en travaux, puis aux Beaux-Arts de Paris, les 12 et 13 octobre, et du 16 au 23 octobre au musée du Louvre.

BORIS CHARMATZ
EST À LA TÊTE
DU CENTRE
CHORÉGRAPHIQUE
NATIONAL DE RENNES
ET DE BRETAGNE,
REBAPTISÉ PAR
SES SOINS MUSÉE
DE LA DANSE.

Boris Charmatz investit la rue avec son nouveau spectacle “Danse de nuit”

CULTURE Dans le cadre du Festival d'Automne, le chorégraphe Boris Charmatz présente jusqu'au 23 octobre, dans plusieurs lieux parisiens, une pièce intense et novatrice qui investit l'espace urbain : “Danse de nuit”. Rencontre.



Boris Charmatz photographié par Ursula Kaufmann

Depuis les années 90, le chorégraphe Boris Charmatz déconstruit les codes du spectacle de danse pour redéfinir son essence même, en l'ouvrant au langage de la performance, ou en l'hybridant avec d'autres médiums artistiques. **Sa transgression investit le mouvement** lui-même, qu'il tisse de stases et d'inertie, mais aussi les structures de la représentation traditionnelle : dans *héâtre-télévision*, par exemple, le spectateur, inclus dans un assemblage de boîtes noires, est isolé, regardant seul un film sur un écran de télévision. **Avec *Danse de nuit*, sa nouvelle pièce** présentée ce mois dans la capitale, aux Beaux-Arts de Paris puis au musée du Louvre, Boris Charmatz questionne les normes et les interdits tacites qui frappent la circulation du corps dans les villes, tout comme la circulation de la parole et des émotions.

Numéro : Aux côtés de personnalités telles que Jérôme Bel, vous avez participé à repenser la danse et ses institutions en France, dans les années 90. Quelle était l'urgence qui vous occupait alors ?

Boris Charmatz : Nous avons peut-être en commun le fait d'avoir devant les yeux de grandes formes spectaculaires qui ne nourrissent pas suffisamment nos désirs politiques et esthétiques ? Nous n'avons pas de solution toute faite. Nous étions guidés par l'idée que la danse était une question, grande ouverte, sans définition préconçue. Au lieu d'essayer de fabriquer le succès de l'année, nous avons tous cherché à penser notre travail dans son contexte tout en ne sous-estimant pas le poids de l'histoire et des cadres économico-culturels...



Danse de nuit © Boris Brussey

Vous avez participé à ouvrir la danse à des pratiques plus conceptuelles et plus proches de la performance, et rebaptisé le Centre chorégraphique national de Rennes en "musée de la Danse". Que gagne la danse à se rapprocher des arts plastiques ?

La fondation du musée de la Danse, à Rennes, était, justement, une urgence absolue. La critique des institutions a été très productive en art, notamment dans le champ de l'art contemporain, mais j'ai eu l'intuition qu'il fallait passer à une étape de "construction institutionnelle", qu'on pouvait inventer le cadre général de son art pour qu'il soit plus libre : la danse n'est pas seulement une chose à faire (dans des cours) ou à voir (dans des spectacles). La danse se lit, se parle, s'échange, s'invente en dormant, se visite sur le Web... et dans un musée de la Danse, on croit visiter la danse, mais c'est elle qui nous visite et nous métamorphose ! Enfin, la danse ne se rapproche pas des arts plastiques, elle est un art contemporain ! Et dans un musée de la Danse, on peut modifier radicalement l'idée que l'on se fait d'un musée ET l'idée que l'on se fait de la danse.

Dans *Danse de nuit*, vous procédez à nouveau à un décalage, à un décentrement, en proposant un même spectacle dans des lieux différents. De quelle façon les différents contextes influent-ils sur la pièce et sur sa lecture ?

C'est une proposition à ciel ouvert. Nous danserons parfois sur des parkings, sur des places publiques ou dans des lieux insolites comme l'immense friche de Babcock à La Courneuve, ou, à Paris, au Louvre. Nous venons de danser à Athènes, sur une place un peu négligée : les spectateurs se mêlaient aux passants et aux habitués de la place. C'était parfait, mais, à Paris, notre danse aura une résonance toute particulière, ne serait-ce que parce que nous évoquons, au milieu d'un torrent précipité de mots, Charb et Reiser, Sade et le désir de la caricature...

Dans le texte de présentation de *Danse de nuit*, vous évoquez des formes de la culture urbaine : le tag, le *battle*. S'agit-il d'une citation, d'une hybridation ?

Non, je crois simplement que cette danse est de nuit, sur bitume, faite pour la ville. Je crois qu'il s'agit d'une forme de danse extrême, urbaine. Mais on a essayé d'inventer une action faite de mouvements fugaces et de speeches sans fin, sans véritablement citer ce qu'on appelle "les danses urbaines"...

La danse est-elle un lieu de réflexion et d'action crucial aujourd'hui ?

Nous avons tous besoin d'inventer des formes variées d'assemblée : il y a des assemblées de parole et de protestation, mais j'ai aussi envie d'expérimenter des nouvelles formes d'assemblées chorégraphiques. La danse est un médium parfait pour l'espace public et ses peurs actuelles. Le mouvement traverse les corps, tous les corps, quasiment sans besoin d'interface. Elle expose des cultures, mais elle les traverse allègrement : on a tous besoin de retrouver de la perméabilité, non ?

Dans les années 70, le corps était posé comme un enjeu politique par les tenants de l'art corporel. Est-ce toujours le cas aujourd'hui ? Si oui, la problématique a-t-elle changé ?

La danse est un art corporel, mais bizarrement, pour moi, c'est un espace mental dans lequel la politique, le social, l'histoire et la culture se déplacent en permanence. C'est comme la sexualité : c'est corporel, ou totalement construit socialement ? Si on pose que le corps est cette chose qui bouge, qui échappe, alors oui, la danse pose des enjeux politiques contemporains. Mais pas forcément parce qu'elle met en avant le corps : parce qu'elle le déplace sans fin.

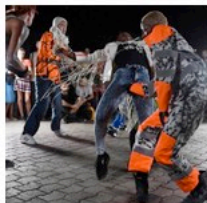
Danse de nuit de Boris Charmatz, les 12 et 13 octobre aux Beaux-Arts de Paris, et du 19 au 23 octobre au musée du Louvre, dans le cadre du Festival d'automne, www.festival-automne.com

Propos recueillis par Delphine Roche

DANSE DE NUIT

Du 12 octobre 2016 au 13 octobre 2016
@ Beaux-arts de Paris

LA CRITIQUE



DANSE DE NUIT

dans *Danse*

Dans le cadre du Festival d'Automne à Paris, Boris Charmatz, interprète académique devenu une des figures de proue de la non danse, à la tête du CCN de Rennes qu'il a transformé en bouillonnant Musée de la danse, et dont les performances agitent le Festival d'Avignon comme le MoMA ou la Tate Modern, investit divers espaces avec sa nouvelle création : Danse de nuit. Un spectacle qui, au cœur même du public et avec urgence, proclame les angoisses et les désirs de notre époque tourmentée.

Lorsque l'on pénètre dans la cour joliment pavée des Beaux-Arts, point de repères. Ni scène, ni rampe de lumières, ne viennent indiquer où se placer. En ce début de nuit refroidie par une bruine glacée, le public ère. Puis subitement tout s'accélère, danseurs et danseuses investissent un coin de l'espace. Illuminés par quatre personnes vêtues de noir et portant dans leur dos ou très au dessus de leur tête des leds éblouissants, ils s'agitent, monologuent. Des rondes de spectateurs se forment autour de chacun d'eux.

Ainsi commence *Danse de nuit*. Mais rapidement les interprètes se rejoignent, forment un groupe qui parle, vite, d'une seule voix. Il nous compte l'histoire de Charb et de Charlie Hebdo, mais aussi de Reiser, questionnant le désir, la liberté de caricature et d'expression. Après avoir répété à l'envi un "*sortez de cet espace, sortez de mon cerveau*" qui dérivera en "*bienvenue dans notre espace, entrez librement dans ma tête*" ils entonneront le célèbre "*laisse-moi zoum zoum zang*" d'NTM puis le cru *Starfucker* du performer britannique Tim Etchells, traduit pour l'occasion.

Alors que se déversent ces torrents de mots, les danseurs ne cessent de se mouvoir. Leurs gestes sont vifs, brusques, désordonnés, disent l'urgence, la violence, la mort ou le combat. Ils s'envolent et s'écrasent au sol. Ils fendent la foule, se déplacent, poussant le public à les suivre. Ils agrippent un spectateur, le trimbale, s'effondrent dans les bras d'un autre. Avec ses judicieux systèmes de lumière et ses mouvements de foule, qui prennent part à la chorégraphie, rarement spectacle a été aussi immersif.

Danse de nuit happe littéralement. Mais reflet d'une époque violente et parfois obscène, il arrive qu'on ait le désir de s'en extraire, de s'échapper. Quoiqu'il en soit la pièce interroge, questionne, et l'on ne peut que donner raison à Boris Charmatz lorsque, habitué des performances hors les murs, il déclare qu'investir la rue, les places, se rassembler est aujourd'hui un élan, un désir partagé, autant qu'une nécessité.

Par Delphine Baffour

BORIS CHARMATZ, « DANSE DE NUIT », FESTIVAL D'AUTOMNE

Posted by *infernolaredaction* on 18 octobre 2016 · *Laisser un commentaire*



Boris Charmatz – Danse de nuit – MC93 Friche Babcock dans le cadre du Festival d'automne – 7 – 9 octobre 2016 / Beaux-Arts de Paris, 12 – 13 octobre / Musée du Louvre, 19 – 23 octobre.

Boris Charmatz renoue avec l'énergie terrible des années BOCAL* où la danse prenait corps au contact du froid et de la neige à 2000 mètres d'altitude, portée à ébullition par les poèmes de Tarkos. Aujourd'hui le contexte est tout autre. La danse prend le gout du béton auquel elle se heurte, assume ses aspérités et ses brisures, se coagule en blocs opaques.

Après avoir investi le MoMA à New York (2013) et le Turbine Hall de la Tate Modern (2015), l'espace urbain semble devenir le nouvel endroit de légitimation de son art. Laboratoire festif étendu à l'échelle d'une ville, porté par le Musée de la danse à Rennes avec tout un ensemble de relais sur le territoire, Fous de danse connaissait en 2016 sa deuxième édition. Précipité nocturne, éruptif et fugace, Danse de nuit pourrait s'inscrire dans une logique de complémentarité. Avant de se lancer dans des spéculations théoriques, il est pourtant essentiel de revenir à l'expérience concrète de son impossible capture.

Nomade par excellence, cette création cherche le contact, le frottement, les résonances avec les réalités de la ville, engendre des dynamiques de déterritorialisation, exige l'engagement physique du spectateur, encourage une connaissance par le corps, mis en mouvement, entraîné et assailli par des énergies et sentiments troubles, en prise directe avec une riche, complexe, sans cesse renouvelée, dramaturgie de l'espace. Des alvéoles, des rondes, des marches – dérives ou processions –, des attroupements, des mouvements de panique ou de précipitation, des enveloppements et des percées, voici quelques unes des stratégies immersives mises en œuvre par cette Danse de nuit. En arpentant l'immense dalle de béton de la friche industrielle Babcock (temporairement investie par la MC93) ou les pavés à la géométrie régulière de la cour Lefuel du Louvre, pris dans la tourmente de cette danse qui se dérobe indéfiniment et s'offre par éclats, une phrase de Gilles Deleuze fait son chemin et s'impose comme une évidence sensible : *Les devenirs, c'est de la géographie, ce sont des orientations, des directions, des entrées et des sorties.* (Dialogues, avec Claire Parnet, Flammarion, 1996)

Danse de nuit (s')échappe tout en mobilisant des régimes multiples et simultanés d'apparition. Comment saisir ce surgissement, le murmure ou le cri, la houle grossissante en sourdine ou encore les ritournelles qui le portent ? Comment recevoir son tumulte, les angoisses sociétales dont il se fait l'écho, son urgence instinctive de faire acte dans le réel en partant des gestes les plus simples – dormir, dormir, dormir... écrire, écrire, écrire... accélérer... ? Comment faire corps avec son savoir impur, résolument pratique, procédant par collisions et soustractions, qui pousse la danse au déséquilibre ? Assumant le pari de la nuit, de l'indétermination, de l'opacité, faisant siennes des pulsions d'un monde tu et dissimulé le jour, des charges transgressives, suspendues, par moments carnavalesques, Danse de nuit distille l'inquiétude et l'éveil en tant que principes actifs extrêmement puissants.

Ashley Chen, Julien Gallée-Ferré, Peggy Grelat-Dupont, Mani Mungai, Jolie Ngemi, Marlène Saldana, Olga Dukhovnaya et Frank Willens activent une tectonique des plaques sensibles : la sphère intime, le quotidien avec ses anecdotes parfois grotesques, l'histoire sociale proche marquée par le trauma, l'imaginaire collectif et ses hantises s'entrechoquent dans des prises de parole intempestives, pléthoriques, terriblement rythmées, musicales et corrosives. Autant de discours mineurs qui instillent des mots de soin, intimes, apparentés à une logique de l'attention et de la responsabilité partagée pour un endroit vital, inclusif – bienvenus dans mon espace, bienvenus dans mon cerveau ! (...) Féconder notre espace, féconder notre cerveau ! Autant de rappels crus d'un fait qu'on disait encore impensable il y a deux ans – l'attente meurtrière à la liberté d'expression – pris depuis dans une spirale d'exacerbation de la violence et de la rhétorique guerrière. Autant de conjurations, endiablées, jouissives, exutoires, de la déferlante hollywoodienne qui colonise les imaginaires et reconfigure l'histoire mondiale à l'image des scénarios de blockbusters. Autant de bribes de savoirs illicites accumulés par une communauté provisoire prise dans un devenir insaisissable.

Marlène Saldana harangue la foule, sa voix dessine des trajectoires dans l'espace, aimante, électrise ou insuffle la stupeur. Des pieds frappent le sol, marquant le rythme d'une comptine ou les pas d'un jeu à l'élastique. Très vite les frappes s'accélèrent, se font de plus en plus pressantes, disruptives, traversent les corps, charrient des présences invisibles. Des moments de dépense désespérée, explosive frôlent la combustion, des élans se résorbent sans crier gare, densifient des gestes infiniment petits, dans une troublante proximité mouvante qui cherche le contact et frôle la caresse, avoinent enfin des plages de latence où le flottement engendre des instants d'intensification diffuse. Les strates de regardeurs deviennent perméables, les performers traversent les cercles, vecteurs d'accélération selon des lignes de fuite mystérieuses. La danse des lucioles orchestrée par Boris Charmatz avec le concours d'Yves Godin, créateur du dispositif d'éclairage mobile, déploie l'espace et procède par surgissements annonciateurs, enveloppements et éclipses. Attisée par des performers agiles, silhouettes furtives, dont la trace se perd dans l'assistance, Danse de nuit se refuse à la prise, enclenche une pulsation organique, secrète, se dépose dans les corps, rend imminente la contagion, nous tient aux aguets, couve les étincelles d'un en commun possible.

Smaranda Olcèse

* BOCAL (2003-2004), école nomade et provisoire développée par Boris Charmatz, autour d'un groupe a réuni une quinzaine d'étudiants venus d'horizons très divers, souhaitant repenser les modalités de la formation en danse et placer la question de l'art en son centre. Cette expérience a mené le groupe de Vienne à Pantin en passant par Annecy, Lyon, Brest, Chambéry ou Dubrovnik...



La danse buissonnière de Boris Charmatz au Louvre

Philippe Noisette
@philippenoisett

Boris Charmatz n'a pas découvert le monde extérieur avec « Danse de nuit », sa dernière performance donnée en dehors des théâtres. Ainsi pour « À bras-le-corps », duo avec Dimitri Chamblas, il se confrontait à la terre, celle d'un champ du côté d'Uzès. Puis le chorégraphe s'est attaqué au béton de la Tate Modern à Londres, aux parquets cirés (glissants) du palais Garnier. Jusqu'au concept « Fous de danse », initié à Rennes – célébration populaire pensée pour l'espace public. Un succès.

« Danse de nuit » arrive en cet automne riche de ces expériences sans doute. Une chorégraphie où les mots ont autant d'importance que les pas. Simple l'environnement a changé, entre période post-attentats, interrogation sur l'occupation de la ville et état d'urgence. Que peut un artiste dans ce contexte ? Boris Charmatz n'apporte pas de réponse mais tente une expérience qui voit interprètes et public participer à une veillée. Celle-ci prend des allures crépusculaires éclairée par des « porteurs », sorte de figurants, un carré de projecteur au dos. Ce travail d'Yves Godin sculpte les corps comme lors de cette représentation dans la cour de l'École des beaux-arts de Paris. L'assis-

SPECTACLE
Danse de nuit
de Boris Charmatz
Musée du Louvre/Festival
d'automne du 19 au 23 oct.
Festival Mettre en scène,
à Rennes du 8 au 12 nov.

tance forme par réflexe un cercle bien vite défait pas les danseurs : on peut aller et venir. Ou se tenir en retrait. « Danse de nuit » est une pièce à écouter : ce n'est pas toujours facile. Boris Charmatz a choisi des passages qui évoquent

Charb ou Reiser, un témoignage de Patrick Pelloux aussi. Il est fait référence au dessin politique, encore plus éphémère que la danse. Les textes de Tim Etchells sont autrement plus dérangeants – il y est question des stars ou de disparitions.

Ballet nocturne inquiet

La gestuelle est presque frustrée : des sauts, un travail au sol qui se joue des pavés ou de simples mouvements de poignet. On passe sans cesse de l'individu au groupe. Marlène Saldana lance un « Tiens, tu es là ! » qui se perd dans le froid de la nuit. Il y a des fulgurances comme ces courses éperdues, des passages hésitants. On est à la fois avec eux – six « performers » physiquement très engagés – et à distance. Charmatz se refuse à reproduire une formule. Il a signé quelques-uns des grands spectacles de ce début de siècle avec « Levée des conflits » ou « Enfant ». « Danse de nuit » marquera sans doute moins les esprits. Ce ballet nocturne, inquiet, n'en est pas moins salutaire. ■



Boris Charmatz tente des expériences qui voient interprètes et public participer à une veillée qui prend des allures crépusculaires. Photo Boris Brussey

Boris Charmatz tente une échappée nocturne chaotique

Après la friche Babcock, le chorégraphe présente sa « Danse de nuit » au Louvre

DANSE

Danse de nuit. Le titre de la nouvelle pièce de Boris Charmatz enclenche la rêverie. Allons-y. Révons. Comme le chorégraphe a dû le faire en jetant sur la toile de son imagination les premiers croquis de cette performance pour six danseurs. Ronde nocturne cognée sur le bitume du quotidien citadin, *Danse de nuit*, à l'affiche du Festival d'automne, à Paris, se voulait livrée à l'espace public sur lequel Charmatz, habitué des théâtres, fantasme comme nombre d'artistes aujourd'hui. « J'ai l'impression que ça répond à une nécessité : que la danse puisse être présente partout, mais aussi de manière un peu utopique, que n'importe qui puisse tomber dessus », explique-t-il dans le programme.

Le spectacle s'annonçait donc comme un feu allumé en douce dans la rue pour l'illuminer à la sauvagerie. Jaillissement d'une danse de résistance aux accents de guérilla artistique qui surgit à l'improviste et s'évanouit aussi vite pour filer plus loin. Souvenir encore brûlant d'un trip urbain saisissant mené avec brio à Meylan (Isère) par la compagnie de rue Komplex Kapharnaüm. Sur les murs des immeubles, dans les recoins les plus sombres, au hasard d'une errance maîtrisée, les acteurs avaient fait dérailler le train-train de la circulation, entrechoqué les trajets des gens et des spectateurs soudain embarqués dans le même flux, parasité la nuit en ville en intensifiant, par des textes et des projections, son électricité et sa magie.

Dans le contexte sécuritaire actuel, délicat de tracer de nouvelles cartographies spectaculaires. *Danse de nuit* se retrouve donc parquée dans des endroits plus ouverts que les théâtres mais suffisamment cadrés pour ne pas trop déroger à la règle de la représentation telle qu'il faut s'y attendre. Ce qui change tout de même la donne. Avant le Musée du Lou-

vre, la déambulation se déroulait, du 12 au 13 octobre, dans la cour du Musée des Beaux-Arts, à Paris. Vendredi 7 octobre, c'est la friche industrielle Babcock, à La Courneuve (Seine-Saint-Denis), qui lui tenait lieu de décor. Cet espace dénudé immense, splendide, ouvrait et refermait ses pans obscurs grâce à des hommes-sandwichs portant des panneaux lumineux.

Eclats de textes

Çatapultés dans un jeu de bowling, les interprètes déflagraient, disjonctant à droite, s'amalgamant à gauche, encadrés et poursuivis par les spectateurs qui s'agglutinaient autour d'eux. Des éclats de textes, « le lait de vache facile à digérer », « Charb est mort », « Johnny Depp », « la main dans le slip »... signés par Christophe Tarkos ou Tim Etchells, claquent dans le noir au gré des vociférations des danseurs. Entre propos au jour le jour, revendication politique et porno chic, *Danse de nuit* cible l'époque tous azimuts.

Effets de foule oblige – la jauge de 200 a été gonflée à 250 –, impossible quasiment d'avoir une vision suivie de l'action. Quant au son, il explose sous la voûte de la friche. Ce qui auréole *Danse de nuit* d'inconfort. Ce malaise colle évidemment avec ce qui fonde son identité. Sa cacophonie flirte avec le chaos urbain, les apparitions des personnages avec les lois du hasard de la rue, la fragmentation des scènes avec les éclats de la vie en ville. Seuls les mouvements de masse des spectateurs happés par les danseurs se révèlent parfois amples et longs. Trop ou pas assez géolocalisable, *Danse de nuit* se libérera sur des places publiques à Londres, Amsterdam et Athènes. ■

ROSITA BOISSEAU

Danse de nuit, de Boris Charmatz. Festival d'automne, Musée du Louvre avec le Théâtre de la Ville, Paris. Du 19 au 23 octobre, 20 h 30. Festival Mettre en scène, à Rennes. Du 8 au 12 novembre.

BALLET

LA GRÂCE ÉLEVÉE EN PLEIN AIR

ILS SE DÉBATTENT, se collent, se déplacent et soliloquent. C'est à une chorégraphie percutée d'humeurs contrariées qu'invite Boris Charmatz. L'inventeur de la «non-danse» fait sans cesse bouger ses interprètes aux quatre coins d'une cour extérieure qui fait office de plateau. Le public, qu'ils frôlent et aimantent, se meut au gré des enchaînements physiques et des textes scandés, qui évoquent pêle-mêle les attentats de *Charlie*, des anecdotes personnelles et Kim Kardashian. Un micmac en mouvement.

***Danse de nuit*, Boris Charmatz, ce soir, demain et dimanche, cour carrée du musée du Louvre (1^{er}).**



© U. KAUFMANN

DANSE



Danse de nuit, de Boris Charmatz. PHOTO BORIS BRUSSEY

«Danse de nuit», consciences en éveil

Boris Charmatz invite à une déambulation mêlant danse et textes en écho aux attentats de «Charlie».

Incroyable, tous ces noms de gens qui mobilisent une place folle dans notre mémoire et n'y servent à rien. Jason Priestley, Annette Bening, Mickey Rourke, Christian Slater, Mischa Barton... Qui les a laissés rentrer ? Ces gens dont globalement on se fout, et dont on n'a pourtant aucun mal à se figurer le visage. Est-ce que cela définit une génération, de savoir qui ils sont ? Une sorte de communauté ? On se le demande en entendant Marlène Saldana cracher leur nom (et celui de tant d'autres) alors qu'elle scande *Starfucker*, texte du Britannique Tim Etchells, et que l'on trotte d'un côté à l'autre de la cour des Beaux-Arts pour la suivre, et suivre le mouvement de *Danse de nuit*, le dernier spectacle du chorégraphe Boris Charmatz. La question de ce qui fait une communauté se pose à différents moments de cette veillée nocturne, vouée à se tenir dans des espaces extérieurs, urbaine sans être vraiment de rue (dommage), qui recrée les échanges fulgurants, physiques ou verbaux, auxquels expose une déambulation en ville la nuit. Eclats de voix, NTM chanté, sauts et kicks de boxe, figures au sol exécutées à la lueur d'immenses spots fixés au dos de porteurs... C'est fragmenté, énergique, très textuel, parfois bouleversant, parfois plus creux, le froid ce soir-là ajoutant au sentiment d'urgence. Les six danseurs prennent

place parmi nous dans la cour de l'école pour interpeller, gesticuler, déclamer des textes inspirés de l'attaque sur *Charlie*, voire d'une œuvre de Bruce Nauman, *Get Out of My Mind, Get Out of This Room*, 1968 («Sortez de mon cerveau, sortez de cet espace !») Autre manière de poser la question des échanges entre l'intime et l'au-dehors, et de la place de la pensée dans tout ça (dans la rue ? La nuit, debout ?) Les corps s'imposent, semblent nous tenir chaud – rien ne pourrait nous arriver, avec eux. Les mots prononcés par Patrick Pelloux le matin du 7 janvier résonnent dans la cour, s'enfonçant dans une plaie qui ne nous semblait pas si à vif (on avait tort), alors que quelques danseurs s'immobilisent au sol. Puis se relèvent et repartent se couler parmi nous, avant de s'évanouir complètement dans la nuit. En les suivant, on aura parfois eu l'impression d'être une foule en marche, comme on l'avait été un certain dimanche de janvier. Peut-être aurait-il fallu, pour que tout le spectacle ait cette charge, qu'il se tienne vraiment dans l'espace public. Mais après Christiane Jatahy au CentQuatre, après Tino Sehgal au Palais de Tokyo, cette troisième déambulation de spectateurs au milieu d'artistes au travail n'en avait pas moins une réelle portée civique. «*Move ! Bouge ! Move ! Bouge !*» nous ont enjoint les danseurs. On devrait s'y employer.

ELISABETH FRANCK-DUMAS

DANSE DE NUIT

de BORIS CHARMATZ

Jusqu'au 23 octobre au musée du Louvre (75001),

et du 8 au 12 novembre au festival Mettre en scène à Rennes (35).

Boris Charmatz: un bavard qui n'a rien à dire

Par  François Delétraz



Ses derniers spectacles, de *Manger* à *Danse de nuit*, sont affligeants. Quelles recettes utilisent donc ce chorégraphe très en vue pour être ainsi encore et toujours sur le devant de la scène?

Est-il bien inspiré d'être toujours à contre-pied quand on est danseur? On s'est posé la question à Genève, lors du festival La Bâtie, avec *Danse de nuit*, de Boris Charmatz. Qu'on en juge. En guise de scène: le parking d'un ancien bâtiment en forme de mini-Cnit qui voulait avoir l'air de la place Jemaa el-Fna de Marrakech. En guise de danseurs, des similitoneurs déterminés à appâter les spectateurs perdus sur l'asphalte. En guise de contes, d'assommants exposés. L'un sur les «*pommes de douche*». L'autre sur d'absurdes séries de chiffres. Un autre sur le cancer des os du caricaturiste Reiser qui l'aurait sauvé des terroristes... Et la danse dans tout cela? Un va-et-vient interminable de la troupe dans le public. Mais pourquoi? On cherche encore le sens de cette *Danse de nuit*...

Est-ce si étonnant? Boris Charmatz fut l'un des chorégraphes les plus prometteurs de sa génération avant de choisir l'antithèse de la danse. Sa carrière avait pourtant débuté par un coup de tonnerre, l'incroyable duo *A bras-le-corps* - œuvre physique, puissante, émouvante. Puis il a voulu devenir le chef de file de la «non-danse», à savoir la négation de cet art qui requiert technique et précision. Ce fut *Levée des conflits*, *Manger*, autant de concepts proches du néant. Beau parleur et doué d'un grand sens de la communication, il fut dès lors invité partout dans le monde.

A Rennes où il s'est installé, il a baptisé son Centre chorégraphique national «Musée de la Danse». Un musée où il n'y a rien à voir! Pas de collection, pas d'archives... juste un nom. Une posture, en quelque sorte, comme ses derniers ballets, mais qu'il érige en philosophie. Elle lui vaut quelques éloges et flatteries, qui ne firent que le faire persévérer dans son exaltation du vide. Il faudrait tout de même que le prodige descende de son piédestal. Et qu'il se rappelle ce qui fit son talent: une danse physique et naturelle, puissante et plastique, telle qu'il la donnait à voir dans *Enfant*, œuvre trop longue mais sans conteste audacieuse. Mais il faudrait pour cela que Boris Charmatz choisisse entre l'art et la fatuité.

Du 8 au 12 novembre au stade Coquelin à Rennes



DANSE DE NUIT, BORIS CHARMATZ

Invité au Festival d'Automne à Paris, le chorégraphe français Boris Charmatz a présenté ces dernières semaines dans plusieurs lieux différents sa dernière création, *danse de nuit*, pièce spécialement conçue pour être jouée en extérieur à la tombée de la nuit. Trois rendez-vous délocalisés donc, à la Friche industrielle Babcock à La Courneuve, dans la cour pavée des Beaux-Arts de Paris et dans la Cour Carrée du Musée du Louvre.

La température automnale avoisinant dix degrés, nous avons pour consigne de bien nous couvrir. C'est emmitouflé, le souffle vaporeux, que nous attendons patiemment dans l'obscurité, comme à l'affût d'un éventuel *flash mob* nocturne. Des étranges silhouettes munies de sac à dos lumineux commencent alors à apparaître dans l'animation de la foule, les centaines de corps commencent alors à se mouvoir comme des papillons de nuit à la vue de ces lueurs blanches presque aveuglantes. Le créateur lumière Yves Godin [qui collabore avec Charmatz depuis plus de 20 ans] signe ici un étonnant dispositif de projecteurs embarqués qui dessinent des espaces lumineux dans lesquels évoluent six danseurs aux costumes délirants : blouson de moto jaune fluo, manteau de chasse orange fluo et polaire de bébé en guise de bonnet, blouson de cuir blanc à frange, blouson vert acidulé aux motifs géométrique et cache oreille pailleté, combinaison tachetée aux extrémités oranges fluo... Tous les regards sont braqués sur ces figures délirantes aussi agitées que bavardes autour desquelles s'agglutinent les spectateurs hagards. Qui voir ? Qui entendre ?

Charmatz n'est pas à sa première escapade en dehors du théâtre. Ses dernières années, le chorégraphe a notamment été invité à investir des espaces muséaux et des espaces publics. Rappelons les invitations du MOMA à New York en 2013 et de la Tate Modern à Londres en 2015 avec respectivement *Musée de la danse : Three Collective Gestures* au MOMA à New York et *If Tate Modern was Musée de la danse?* ou encore de nombreux projets parmi lesquels 20 danseurs pour le XXe siècle [présenté notamment à la Bibliothèque des Champs Libres à Rennes] ou expo zéro (au LIFE à Saint-Nazaire ou Garage à Rennes en 2009).



Rappelons également que le chorégraphe n'est pas non plus à son premier coup d'essais « à ciel ouvert », transposant régulièrement ses pièces [initialement prévues pour le plateau] en extérieur, des danses tout terrain donc, adaptables et extensibles. À titres d'exemples, *AATT ENEN TIONON* (1996) a été présenté dans la cour de l'ENSBA en juillet 2008 dans le cadre de Paris Quartier d'été, *Levé des conflits* (2010) au Stade de Bagatelle dans le cadre du festival d'Avignon en juillet 2011, *20 danseurs pour le XXe siècle* (2012) a été présenté au pied du monument aux morts soviétiques à Berlin en juin 2014 dans le cadre du festival festival Foreign Affairs et sa pièce *Flip Book* (2009) sur le parvis du Musée d'art contemporain de Zagreb en juin 2015. Pour finir, impossible de ne pas évoquer Fou de danse, événement créé il y a deux ans et initié par Charmatz, où, le temps d'une journée (de midi à minuit), danseurs professionnels et amateurs tutoyaient déjà le béton de l'esplanade Charles de Gaulle à Rennes.

Avec pour seule musique les murmures de la ville, la pièce est emprunte d'une esthétique hip-hop qui « s'imprègne des spasmes, des dissonances, des interruptions de la ville : sirènes, manifestations automobiles, chocs auditifs, déchirement de l'air... » En témoignera cette soirée pluvieuse du 23 octobre 2016 dans la Cour Carrée du Louvre, où les six noctambules ont affronté les intempéries d'une nuit glacée d'automne, sur un sol glissant et recouvert de pluie avec des vêtements imbibés d'eau.

Dans la forme, *danse de nuit* peut se lire comme une suite logique de *manger* (2014), précédente pièce de Charmatz où les interprètes chantaient, mangeaient et dansaient en même temps. [Nous retrouvons d'ailleurs ici certains danseurs émérites du précédent opus : Ashley Chen, Olga Dukhovnaya, Julien Gallée-Ferré, Peggy Grelat-Dupont, Mani A. Mungai et Marlène Saldana, ici accompagnés pour la première fois par la danseuse congolaise Jolie Ngemi.] Les danseurs chantaient à pleine bouche et *a capella* des morceaux de musique pop et classique, des titres parmi lesquels *Je t'obéis* de Sexy Sushi, *Symphony n°7* de Beethoven, *La Folia d'Arcangelo* Corelli et le fameux *Bonhomme de merde* de Christophe Tarkos (notons que la prose du poète français a déjà animé les corps de Charmatz lors de *Training Tarkos* sous la neige dans le Col du Semnoz en Haute Savoie au début des années 2000.)

Avec *danse de nuit*, Charmatz continue de faire dialoguer des textes à première vue hétéroclites. De bouche en bouche, la parole s'échange, se superpose, se propage et s'enchaîne sans transition : « *L'humour a tendance à mourir très vite, c'est plus éphémère qu'un geste de danse ! On dit que la danse est éphémère, mais l'humour est encore plus fragile.* » s'époumone une danseuse. « *Je dessine en l'absence de Charb, de Reiser, de Cabu, de Wolinski, qui s'en tapaient le bourrichon de la danse contemporaine... Mais on danse quand même... Faire n'importe quoi jusqu'à ce que cela prenne un sens très précis.* » Dans ce flux de parole se côtoie alors aussi bien les mots de Patrick Pelloux (au micro de Patrick Cohen sur France Inter le 8 janvier 2015) : « *Pendant la réunion, mon portable a sonné... il m'a dit viens on a besoin de toi, ils ont tiré. J'ai cru que c'était une blague, j'ai cru qu'ils avaient fini plus tôt et qu'ils voulaient qu'on boive un coup plus tôt.* », de Koolhaas et Joey Starr, alias NTM, avec le rappeur Lord Kossity : « *Move-up, move-up, comme une louve, bouge ton corps de la tête au pied... montre leur que t'a pas peur... d'exciter tous les bandits...* » (*Ma Benz*, 1998) ou encore ceux de l'artiste américain Bruce Nauman « *Sortez de cette salle, sortez de mon esprit* » allusion on devine à *Get Out of My Mind, Get Out of This Room* (1968), salle d'exposition vide où résonne la voix de l'artiste qui nous intime de sortir.



Dans ce contexte de vigilance attentat, faire résonner les noms de Charb, de Reiser, de Cabu et de Wolinski dans les rues de Paris, alors que tout rassemblement y était prescrit par la préfecture de police il y a encore quelques mois, est une vraie action politique. Mais ce geste fort de déplacement perd de sa puissance au vue des lieux dans lesquels la performance est parquée à La Courneuve et à Paris : à l'intérieur de la Friche industrielle Babcock dépouillée et aseptisée, aux Beaux-Arts de Paris et au Musée du Louvre, lieux culturels et bourgeois par excellence.

Ce dispositif déambulatoire n'est pas sans rappeler la version *dispersed* de *manger* (2014), créée initialement pour une configuration scène/gradin. Pour l'anecdote, depuis la présentation *in situ* dans la Turbine Hall de la Tate Modern lors du weekend *If Tate Modern was Musée de la danse?* [et suite à la volonté de Charmatz] *manger* a toujours été programmé dans des espaces entièrement vides dans lesquels les spectateurs pouvaient déambuler de manière autonome autour des danseurs. Contrairement à *manger*, où le périmètre d'action des danseurs est réduit à seulement quelques mètres carré au sol, *danse de nuit* tend à investir un espace instable et sans frontières visibles, où les déplacements permanents des spectateurs viennent dessiner une nouvelle chorégraphie turbulente en périphérie.

Cette effervescence permanente fait de *danse de nuit* un objet insaisissable ; impossible de tout voir, de tout entendre, de tout comprendre. Fragmenté dans l'espace, les solos s'enchevêtrent les uns aux autres le temps d'un rituel collectif avant de s'éclater à nouveaux. Les gestes [régressifs, agressifs, libidinaux, animaux] se propagent d'un danseur à un autre avant de se déliter dans leur vitesse d'exécution. Un rap chorégraphique à ciel ouvert [pour reprendre la définition du verbe anglais *to rap* : l'action de porter une succession de coups brefs et vigoureux distribués à une cadence élevée².] L'énergie déferlante viendra à bout de notre appréhension, imprimant le faible souvenir d'un flux continu, inaudible et confus, en écho à cette citation de Tim Etchells scandée par une des danseuses vers la fin du spectacle « On ne se rappellera pas de moi, je ne laisserai pas de traces. ». En restera cependant la marque d'un bel uppercut chorégraphique, véritable choc esthétique qui, à tort ou à raison, décontenancera plus d'un spectateur.

¹ Christian Béthune, *Pour une esthétique du rap*, 2004. p.33.

² Hugues Bazin, *La culture hip-hop*, Desclée de Brouwer, 1995, p.44.

Vu dans le cadre du Festival d'Automne à Paris, à la Friche industrielle Babcock, La Courneuve / MC93, Maison de la Culture de Seine-Saint-Denis à Bobigny, aux Beaux Arts de Paris et au Musée du Louvre / Théâtre de la Ville de Paris. Chorégraphie : Boris Charmatz. Avec en alternance : Boris Charmatz, Ashley Chen, Julien Gallée-Ferré, Peggy Grelat-Dupont, Mani Mungai, Jolie Ngemi, Marlène Saldana et Olga Dukhovnaya. Photo © Vincent Pontet pour le Festival d'Automne à Paris.

Danse de nuit, de Boris Charmatz, au Carré du Louvre

Oct 26, 2016 | Commentaires fermés sur Danse de nuit, de Boris Charmatz, au Carré du Louvre

Article de Florent Mirandole



© Boris Brussey

Danse de nuit ne ment pas, le spectacle est effectivement un spectacle de danse organisé sous les étoiles. Sous les étoiles du Carré du Louvre pour être exact. Il faudra se contenter de ce vivifiant plaisir, car cette balade au milieu de cette place constitue peut être le seul atout du dernier spectacle de Boris Charmatz. Le chorégraphe a voulu à nouveau éclairer notre société de ses lumières, en choisissant un lieu ouvert, en prise avec le dehors, les gens, l'actualité. Ainsi *Danse de nuit* traite de Charlie Hebdo, des attentats, ou encore du culte des célébrités. Malheureusement Boris Charmatz tombe à nouveau dans ses travers repérés dans ses derniers spectacles, à savoir construire un spectacle destiné davantage à célébrer ses propres émotions qu'à créer des formes nouvelles autour d'elles.

Le chorégraphe rentre très vite dans le vif du sujet avec un retour sur les attentats contre Charlie Hebdo. Si pratiquement 2 ans nous séparent de la tragédie, le chorégraphe a choisi de ne prendre aucune distance avec l'événement. Le résultat ? Un chapelet de confessions anodines et souvent sans intérêt et qui ont perdu de leur actualité. On y apprend que Boris Charmatz aime Reiser et a été ému par l'interview de Patrick Pelloux. Comme la plupart d'entre nous. Ce qui distingue le chorégraphe, c'est l'application didactique et pontifiante avec laquelle il met en scène ces révélations. Et lorsque les 5 danseurs se retrouvent à faire une longue chaîne humaine à plat ventre en récitant *Ma Benz* de NTM, le sentiment de malaise vient moins de l'absence d'émotion que de l'inanité de la chorégraphie.

L'engagement des danseurs s'en ressent, et apparaît très inégal. Ainsi à côté de l'énergie d'Ashley Chen, d'autres danseurs semblent davantage subir le spectacle et ses enchaînements hasardeux. Un seul élément vient apporter un peu d'émotion à ce spectacle, les déambulations dans la Cour du Louvre. Plus qu'une agréable visite de ce lieu intimidant et magnifique, les déplacements organisés par le chorégraphe lui permettent de varier les rythmes, de dynamiser certaines scènes, et de créer des moments de confusion très déstabilisants. Ainsi la disparition des 5 danseurs dans la foule armée de Kalachnikov imaginaires sème un début de trouble vivifiant.

Le déballage de confidences et la célébration égotiste de *Danse de nuit* n'en demeure pas moins très gênantes et, au final, complètement vaines.

Un fauteuil pour l'orchestre.com – Mercredi 26 octobre 2016 (Suite de l'article)

Danse de nuit

Chorégraphie, Boris Charmatz

Avec Ashley Chen, Julien Gallée-Ferré, Peggy Grelat-Dupont, Mani A. Mungai, Jolie Ngemi, Marlène Saldana et, en alternance avec, Olga Dukhovnaya et Frank Willens

Lumière, Yves Godin

Costumes, Jean-Paul Lespagnard

Dispositif son, Perig Menez

Travail vocal, Dalila Khatir

Régie générale, Fabrice Le Fur

Habilleuse, Marion Regnier

Répétitrice en tournée, Magali Caillet-Gajan

Direction de production, Sandra Neuveut, Martina Hochmuth, Amélie-Anne Chapelain

Du 19 au 23 octobre 2016

Festival d'automne

Réservation : assistant.rp@festival-automne.com

DANSE

Une danse nomade

Danse de nuit

Boris Charmatz, Rennes,
festival Mettre en scène,
du 8 au 12 novembre 2016,
puis en tournée

Carte blanche à Tino Sehgal

Palais de Tokyo,
jusqu'au 18 décembre 2016.

L'artiste Tino Sehgal, récompensé par le Lion d'or à la Biennale de Venise et finaliste du prix Turner en 2013, développe depuis le début des années 2000 un art immatériel, fait d'actions, de mouvements et de paroles, qui bouscule notre conception de l'œuvre. Ses « situations construites », selon l'expression de l'artiste, sont des expériences troublantes et intenses. Il se voit offrir une « carte blanche » : une sélection de ses pièces majeures investit les espaces d'expositions du Palais de Tokyo, avec des moments chorégraphiés, des chants, ou de simples déplacements et quelques paroles.

En permanente métamorphose, l'exposition fait écho au *halka* créé par l'artiste, en mai dernier, sur la place Jemaa el-Fna, à la manière des cercles de conteurs, chanteurs et autres charmeurs de serpents qui ont toujours peuplé la place historique de Marrakech. Pendant plusieurs semaines, de la fin de matinée à la tombée de la nuit, les interprètes de Tino Sehgal se sont

ainsi mêlés aux passants avec des chorégraphies et des « situations », célébrant la culture marocaine traditionnelle et la danse contemporaine et urbaine. Avec cet artiste, il n'y a ni objet matériel, ni trace de son travail, mais des expériences à vivre.

Dès le début des années 1950 en Californie, la chorégraphe Anna Halprin faisait sortir la danse des studios et des scènes de théâtre pour improviser, en baskets ou talons hauts, dans la rue, dans des parkings, des hangars et des entrepôts. Réciproquement, elle faisait entrer les gestes du quotidien dans la danse en élaborant autour des tâches à accomplir : se nourrir, se vêtir, se dévêtir, marcher... Cette révolution conceptuelle a influencé la *postmodern dance* américaine et la danse contemporaine¹. Alors qu'il existe aujourd'hui en France un important maillage de lieux consacrés à la danse, que le hip-hop a conquis sa place au cœur même de l'institution après avoir été inventé dans la rue et dans ces « non-lieux » décrits par l'anthropologue Marc Augé, la danse redevient nomade, créant des tensions artistiques et politiques.

1. Dans une des pièces les plus spectaculaires de Trisha Brown, *Man Walking Down the Side of a Building* (1970), un interprète suspendu à un hamais descend le long de la façade d'un immeuble pour défier la pesanteur. Recréée lors des dernières Journées du patrimoine à la Fondation Cartier pour l'art contemporain, la pièce bouleverse l'acception convenue du patrimoine.

À ciel ouvert, dans une ruine urbaine, une cour ou sur un bout de bitume délaissé, qu'il pleuve ou qu'il vente, les six interprètes de *Danse de nuit*, la nouvelle création du danseur et chorégraphe Boris Charmatz² invite le public à une expérience fascinante, dont le titre évoque le mouvement citoyen *Nuit debout*. Boris Charmatz a créé un dispositif très simple, avec un « *sound system* maison » et des projecteurs lasers trafiqués. Le public se retrouve dans un espace en train de se redessiner : le contexte influence le mouvement du danseur et la rencontre des corps imprévus le détourne de sa trajectoire. Avec son commando de danseurs, *Danse de nuit* emprunte à l'intensité des danses urbaines tout en désarticulant leurs codes.

Une danse hallucinée en regard de corps qui se touchent sans frein, pendant que les bouches délivrent des improvisations verbales et des sortes de *beatboxing* sans *beat*, des méditations débitées à toute vitesse sur l'art politique de la caricature, l'humour et le danger, le temps du dessin de presse comparé au temps du dansé³.

Le groupe NTM, condamné pour « outrage à personnes détentrices

2. Artiste associé du Festival d'Avignon (2011), invité au MOMA (2013), à la Tate Modern (2012 et 2015) et à l'Opéra de Paris (2015), où il crée *20 danseurs pour le XX^e siècle*, une célébration de la danse du XX^e siècle qui invite les spectateurs à une promenade dans les espaces publics du palais Garnier. Il dirige depuis 2009 le Centre chorégraphique national de Rennes et de Bretagne, qu'il a rebaptisé « Musée de la danse » et où l'on pratique sans conserver.

3. Boris Charmatz, « Note d'intention » pour *Danse de nuit*.

de l'autorité publique » après son album *Paris sous les bombes* (1995) est convoqué, ainsi que *Charlie Hebdo* et Tim Etchells, le fondateur de la compagnie anglaise *Forced Entertainment* (« divertissement forcé »).

Comme l'a confié le chorégraphe, en commentant un projet festif et participatif à Rennes, où 12 000 personnes sont venues danser entre midi et minuit, « la question de l'espace commun est devenue tout à coup plus urgente » :

En travaillant sur l'esplanade Charles-de-Gaulle pour *Fous de danse*, j'ai pris conscience de la complexité actuelle et future du mouvement propre à l'espace public. La rue soulève de nouveaux problèmes concernant le mouvement, qui sont propres à notre époque – il y a maintenant la peur de l'espace public, liée aux attentats terroristes, ou la peur de sa privatisation. Il y a trente ans, l'espace public était tranquille – alors qu'aujourd'hui, il soulève un véritable problème de confrontation entre ceux qui ne veulent pas ou ne peuvent être vus, et ceux qui ne veulent ou ne peuvent être touchés⁴.

Pour Boris Charmatz comme pour Tino Sehgal, l'objectif est de faire une place à la danse, non plus seulement chez elle, mais dans l'espace public, en développant sa capacité citoyenne à habiter un territoire et à inventer des formats que tous peuvent partager.

4. Sabine Mirlesse, « Danser les yeux fermés. Entretien avec Boris Charmatz », *Les Cahiers du Musée national d'art moderne*, n° 136, été 2016.

Comme le rappelle le philosophe Georges Didi-Huberman : « On danse, le plus souvent, pour être ensemble⁵. » *La Danse de nuit* apparaît alors comme une « com-

5. Georges Didi-Huberman, *le Danseur des solitudes*, Paris, Minuit, 2006.

munauté chorégraphique » : un collectif de partage et d'échange, le temps d'une soirée éphémère, comme l'est celui de la danse, où le travail des gestes est toujours à recommencer.

Isabelle Danto

New Settings / Art press – Novembre 2016

art press

438 - NOVEMBRE 2016 - 2^e CAHIER
BILINGUAL ENGLISH / FRENCH

NEW SETTINGS
ARTS DE LA SCÈNE



CHRISTIAN RIZZO
THE WOOSTER GROUP
BORIS CHARMATZ
PHILIPPE QUESNE
BOUCHRA QUIZGUEN
VINCENT DUPONT
LILI REYNAUD-DEWAR
OLA MACIEJEWSKA
**SIMON TANGUY/ROGER SALA/
FANNI FUTTERKNECHT**
WHS
JOCELYN COTTENCIN
ALI MOINI

FONDATION
D'ENTREPRISE HERMÈS
13 SPECTACLES
DU 24 SEPTEMBRE
AU 10 DÉCEMBRE 2016

La nouvelle pièce de Boris Charmatz, *danse de nuit*, se joue dehors, sur le bitume, avec tout ce qui appartient à l'espace ouvert : les passants, la lumière, la température... Elle tente de faire surgir la danse là où on ne l'attend pas, et d'opérer une réappropriation de l'espace commun.

DANSE DE NUIT

Boris Charmatz

Alain Berland

■ C'était au printemps 2016, la première répétition publique de *danse de nuit*. Sur l'aire d'un parking découvert de la banlieue de Rennes, la troupe de Boris Charmatz expérimentait sa nouvelle chorégraphie sous une pluie torrentielle. La météo était défavorable mais la troupe ne subissait pas, elle composait plutôt avec les aléas du moment pour participer d'un singulier désir, celui de faire de chaque espace, public ou privé,

« danse de nuit ». 2016. (Ph. Boris Brussey).



couvert ou non, un studio de danse potentiel, un lieu des possibles artistiques. Un souhait réalisé deux mois plus tard avec *Fous de danse*. Un événement d'un jour qui propose à ceux qui le souhaitent, amateurs et professionnels, un programme dansé sur une esplanade rennaise.

RETROUVER L'ESPACE COMMUN

Là, sur le bitume et en public – l'édition 2016 a réuni plus de dix mille personnes – chacun peut expérimenter les jeux chorégraphiques du corps dansant, avec la collaboration d'artistes de renom et un programme musical allant du baroque à la musique contemporaine, en passant par le rock psychédélique. *danse de nuit* et *Fous de danse*, deux spectacles qui participent à la dynamique de réappropriation de l'espace commun et à la reconquête des lieux délaissés, à l'heure où les événements tragiques pa-

risiens, de l'attentat de *Charlie Hebdo* à ceux du 13 novembre, ont conduit les autorités françaises à confisquer les rues au nom de la sécurité.

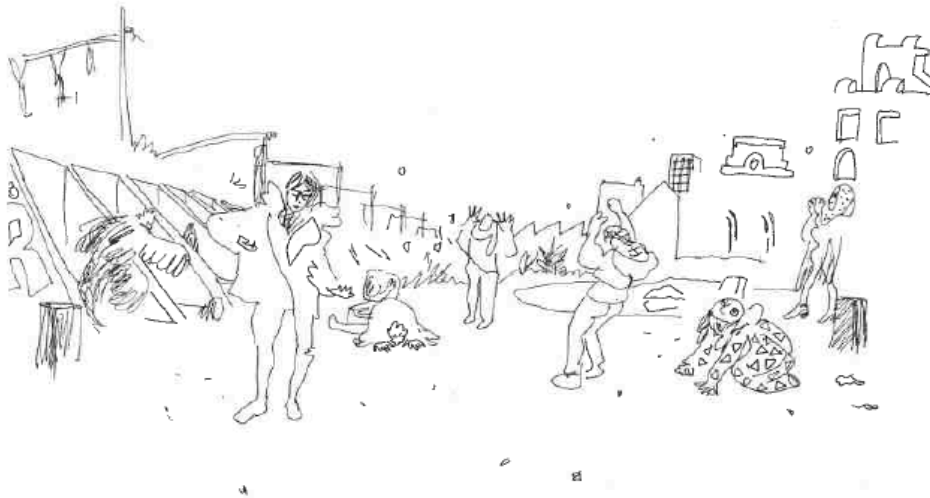
« Nous danserons ailleurs que dans une salle traditionnelle de spectacle parce qu'aujourd'hui, nous avons besoin de penser et d'intervenir dans l'espace public, où il y a une énorme nécessité d'assemblée, qu'elle soit assise, couchée ou debout. Nous avons besoin d'être ensemble et d'inventer. Notre assemblée chorégraphique peut résonner avec d'autres formes et d'autres motifs d'assemblées. *danse de nuit* est un possible, un exemple de ce que je veux tenter. C'est un peu la face nord de *Fous de danse*, un nouveau spectacle qui rassemblera un public beaucoup moins nombreux. Il sera nocturne, dans un environnement automnal, avec des danseurs emmitoufflés ou non, en fonction de la température, dans des es-

paces non couverts et délaissés, pour voir ce que l'on peut échanger dans ces endroits. Dans mon enfance, j'avais lu un article de presse qui relatait que Daniel Larrieu et sa compagnie avaient occupé la cour du Palais-Royal, sous les fenêtres du ministère de la Culture, pour réclamer l'obtention d'un studio de danse contemporaine. Aujourd'hui, de nombreux studios de danse se sont créés, mais je crois que les danseurs doivent manifester dans l'espace public. J'aime l'idée que le spectacle puisse se faire dans un contexte aléatoire et je suis persuadé qu'il y a une urgence à se remettre à cet endroit et à ce moment-là. » (1)

LÀ OÙ ON NE S'Y ATTEND PAS

Cette volonté d'aller là où on ne s'attend pas à voir les danseurs semble être l'un des stimuli majeurs de la démarche de Boris Char-matz. Un désir d'émancipation lié, en partie,





à sa formation, au désir de se soustraire à l'intensité des exercices pratiqués jusqu'à la souffrance ainsi qu'à l'absence de contrôle et de débat pédagogique vécus dans sa jeunesse à l'Opéra de Paris. Ainsi, de *Aatt enen tionon* (1996), où trois danseurs se partagent une tour de trois étages aux surfaces minuscules, jusqu'à *manger* (2014), un spectacle qui s'empare des mécanismes de l'alimentation, en passant par *Programme court avec essorage* (1999) (2), chorégraphie créée à partir de la rotation extrême d'un tambour de machine à laver ou encore *enfant* (2011), mettant en scène les perturbations chorégraphiques créées par le corps des enfants, l'artiste indocile convoque et conjugue régulièrement tout ce qui est inhabituel aux danseurs. Posant et expérimentant une multitude d'hypothèses et de paramètres : semi-nudité, bizarrerie corporelle, occultation du visage, anachronisme, espace restreint, lieu inusité qui peuvent potentiellement affranchir le médium danse de ses composantes et le rendre farouchement indiscipliné.

Cette singularité l'a conduit à publier plusieurs essais théoriques dont un ouvrage remarquable, *Entretenir, À propos d'une danse contemporaine* (3), construit à partir de nombreux entretiens menés avec l'universitaire Isabelle Launay. Elle s'est aussi concrétisée en renommant le Centre chorégraphique national de Rennes et de Bretagne, « Musée de la danse ». En le baptisant si étrangement, Boris Charmatz va à l'encontre de la logique d'éphémérité spécifique des arts vivants et affirme, pour reprendre les mots du critique Jean-Marc Adolphe, « sa volonté de garder trace de

ce qui s'est inventé, expérimenté, et secrètement déposé dans l'histoire des corps – pas seulement – « dansants ». Un parti pris explicite mais également iconoclaste, tant le mot même de « musée » peut surprendre le vocabulaire de la création contemporaine. » (4). Régi par un manifeste, « le Musée de la danse voudrait bousculer et l'idée que l'on se fait du musée, et l'idée que l'on se fait de la danse ! Mariage impossible entre deux mondes, il explore les tensions et les convergences entre arts plastiques et arts vivants, mémoire et création, collection et improvisations sauvages, œuvres mouvantes et gestes immobiles » (5). Un espace expérimental, donc, pour penser, pratiquer et élargir les frontières de ce phénomène qu'on appelle la danse et qui s'actualise à chacune de ses manifestations. Un outil qui permet d'inventer ses propres paramètres, une sorte de *think tank*, qui permet de se poser les questions d'une collection de gestes dans le champ de l'art vivant et les questions de muséologie et de conservation.

AU PRÉSENT

« *danse de nuit* travaille en incluant des gestes qui ne passent pas, ceux que l'on n'a pas forcément envie de faire mais qui sortent quand même. Des gestes chorégraphiques que l'on souhaite habituellement écarter. Le spectacle sera un processus de mise en jeu de ces points de fantasmes, de complexité, liés à notre présent. L'un des premiers exercices de préparation consistait à danser, certes, mais également à s'exprimer. Un autre consistait à s'asseoir autour d'une table pour improviser, lire des textes et faire advenir la parole, car je souhaite redonner la parole aux danseurs. J'ai tout d'abord souhaité que l'on dise n'importe quoi et que l'on bouge n'importe comment. Le tout à toute vitesse pour tenter de créer un précipité qui va au-delà ou

en deçà de la formation de la pensée.

danse de nuit travaille en partie avec l'idée d'avoir des textes improvisés, sur place, sur les lieux, avec les gens. Et que dans ces textes, il y ait aussi des points d'ancrage avec des phrases que l'on a apprises par cœur, celles que j'ai écrites mais aussi des textes de rap, des fragments de paroles d'autres artistes, de Bruce Nauman, de Robert Barry ou même de Jean-Marc Reiser, le célèbre dessinateur satyrique convoqué pour son sens aigu du politique, son appétit pour la transgression mais aussi pour tester la pérennité ou non du dessin de presse. *danse de nuit* n'est pas à l'endroit de l'exposé ou du commentaire social, mais dans celui de l'espace mental. Là où les idées et les mots s'enchaînent et se télescopent pendant que se développe une danse d'une grande intensité, qui s'invente face et avec les publics, mais qui contient une écriture ferme avec un groupe resserré de six danseurs très physiques créant leur propre danse. L'envie de démultiplier la parole passe aussi par un *sound system* qui permet de répercuter la voix des six danseurs équipés d'un micro, chacun en liaison avec sa propre enceinte sonore ». (6)

C'est pourquoi *danse de nuit* sera donné dans des lieux délaissés depuis longtemps où errent encore les fantômes. Dans ces espaces à ciel ouvert soumis aux contraintes de l'éclairage urbain où bruissent les rumeurs de la ville, celles de toutes les tensions qui régissent nos vies contemporaines, chacun pourra projeter dans le titre ce qu'il désire : une fête nocturne, un sabbat des sorcières et peut-être davantage notre actualité politique. ■

(1) Entretien avec Boris Charmatz, juin 2016.

(2) Installation conçue par le plasticien Gilles Touyard, en collaboration avec Julia Cima et Boris Charmatz.

(3) *Entretenir, À propos d'une danse contemporaine*, Centre national de la danse, Les presses du réel, 2002.

(4) *La permanence*, Cahier spécial Mouvement, CNAP, Musée de la danse. N°73 (mars-avril 2014).

(5) Extrait du manifeste en libre lecture sur le site du Musée de la danse.

(6) Entretien avec Boris Charmatz, juin 2016.

Alain Berland est critique et commissaire d'exposition pour les arts visuels.

Boris Charmatz

Né en 1973, vit et travaille à Paris

Pièces récentes :

2009 *50 ans de danse/Flip Book/Roman photo*

2010 *Levée des conflits*, pièce pour 24 danseurs

2011 *enfant*, création pour la cour

d'honneur du Palais des Papes, Avignon

2014 *manger*, création à la Ruhrtriennale -

International Festival of the Arts 2014

2016 *danse de nuit*, création

à La Bâtie-Festival de Genève.

Ci-dessus/above:

Louis Theillier. « *danse de nuit* ». 2016. Dessin.

Page de gauche/page left:

« *danse de nuit* ». 2016. (Ph. Boris Brussey).

Night Moves Boris Charmatz

Boris Charmatz's new piece *danse de nuit* is performed outdoors, on asphalt, with everything that an open space implies: passers-by, streetlights, variable temperatures, etc. It seeks to give rise to dance where least expected and reappropriate spaces of the commons.

The first public rehearsal of *danse de nuit* took place in spring 2016, in a parking lot in a suburb of Rennes, where Boris Charmatz's company tried out his new piece under a torrential downpour. The weather was unfavorable, but the dancers didn't let that dampen their enthusiasm. Instead they just dealt with the difficulties of the moment and got on with the choreographer's singular goal, to treat every public space, whether covered or not, as a potential dance studio, a site of artistic possibilities. This desire was realized two months later with *Fous de danse*, a one-day event in which anyone who wanted to, amateurs and professionals, could participate in activities on an esplanade in Rennes.

TAKING BACK COMMON SPACES

On the asphalt and in public, more than ten thousand people took part in the 2016 edition of *Fous de danse*, where everyone was free to try out dance moves together with famous performers and music ranging from Baroque to contemporary and even psychedelic rock. *danse de nuit* and *Fous de danse* are both dynamic reappropriations of common spaces and abandoned places at a time when tragic events in Paris, from the *Charlie Hebdo* massacre to the November 13, 2015 attacks, had led the French authorities to confiscate the streets in the name of public safety.

"We will dance elsewhere than in a traditional theater because today we need to think about and intervene in public spaces where there is an enormous necessity for people to assemble, whether sitting, standing or lying down. We need to be together and invent together. Our choreographic assembly resonates with other forms and reasons for gathering. *danse de nuit* is one possibility, one example of what I want to try to do. It's

kind of the north face of *Fous de danse*, in that this new piece will attract a much smaller audience. It will be performed at night, in an autumnal environment, the dancers warmly dressed or not, depending on the temperature, under the skies in abandoned public spaces, to see what can be exchanged in such places. When I was a child I read a newspaper article about the occupation of the Palais Royal courtyard, right under the windows of the Culture Ministry, by Daniel Larrieu and his dance troupe, to demand the establishment of a public contemporary dance studio. Today there are many dance studios, but I think dancers should appear in public spaces. I love the idea of performing in a context exposed to chance and I'm convinced that there's an urgent need to be in this place right now."⁽¹⁾

WHERE LEAST EXPECTED

This desire to perform in places where dancers are least expected seems to be a major stimulus in Charmatz's approach. A yearning for emancipation partly linked, it terms of its wellsprings, to a desire to escape from the intense exercises carried out to the point of pain and the absence of discussion and self-empowerment during his training as a young member of the Opéra de Paris dance company. Thus in his pieces—like *Aatt enen tionon* (1996), where three dancers share the miniscule surface of a three-story tower, *Programme court avec essorage* (1999),⁽²⁾ a piece evoking an extreme washing machine spin cycle, *enfant* (2011), a staging of the choreographic perturbations produced by children's bodies and *à manger* (2014), about eating mechanisms—this indocile artist regularly throws into his mix the sorts of things dancers are not used to. He poses and experiments with a multitude of hypotheses and parameters: semi-nudity, bizarre corporal configurations, hidden faces, anachronisms, tight spaces and unusual venues, all to free the medium of dance from its components and make it fiercely undisciplined.

He has laid out his singular approach in a number of theoretical texts, including the remarkable book *Entretenir, À propos d'une danse contemporaine*,⁽³⁾ comprised of numerous interviews by the academic Isabelle Launay. He also concretized it in renaming the Centre Chorégraphique National de Rennes et de Bretagne a "dance museum". This odd moniker demonstrates Charmatz's opposition to the logic of the



Cette double page (both pages): «Fous de danse», 2016. (Ph. Narjisse El Gourari). "Mad about Dance"



ephemeral specific to the performing arts and declares, to quote the critic Jean-Marc Adolphe, "his aspiration to keep a record of all that was invented, experimented with and secretly deposited in the history of bodies—and not just dancing bodies. A stance that is not only explicit but also iconoclastic in the way that the word 'museum' upends the contemporary art world's reigning vocabulary."⁽⁴⁾ All this is explained in Charmatz's manifesto for the site: "The Dance Museum wants to overturn preconceived ideas about both museums and dance! An impossible marriage of two worlds, it explores the convergences and oppositions between the visual arts and the performing arts, memory and creation, collection and wild improvisa-

tions, moving pieces and frozen gestures."⁽⁵⁾ In short, an experimental space for thinking about, practicing and pushing back the boundaries of this phenomenon called dance that continuously creates itself anew. A tool that lets dance invent its own parameters, a kind of think tank where questions can be posed about ensembles of gestures in the performing arts and questions of museology and conservation issues.

OUR LIVED EXPERIENCE

"*danse de nuit* functions by including unsuccessful movements, ones not necessarily desired but made anyway. The kind of choreographic movements usually avoided. The piece is a succession of processes bringing

into play bits of fantasy and complexity involved in our lived experience. One of the first preparatory exercises involved dancing, of course, but also self-expression. In another, dancers sit around a table to improvise, read texts and be encouraged to talk, because I wanted to give them a chance to speak. Above all, I wanted them to say whatever came into their minds and move any way they wanted to. I wanted them to do all that as fast as possible so as to produce a precipitate occurring way upstream or downstream from the formulation of thought.

"To some extent *danse de nuit* is based on the idea of working with texts people improvise on the spot. And that these texts also contain points that connect with memorized phrases, some written by me and others from rap and fragments of interviews with artists like Bruce Nauman, Robert Barry and even Jean-Marc Reiser, the celebrated satirical cartoonist I wanted to cite because of his acute understanding of politics and appetite for transgression, and also because I wanted to see how long editorial cartoons stay relevant. *danse de nuit* is not a site for exposures or social commentary; it's a mental space where ideas and words are strung together along with the unfolding of an extremely intense dance. It's invented before an audience with the audience's participation, and at the same time it has solid previously written components and a tight group of six very physical dancers who create their own dance. In order to multiply the voices there is also a reverberating sound system. Each of the six dancers has a microphone, so that they can sing along with their own loudspeaker."⁽⁶⁾

This is why *danse de nuit* will be performed in abandoned places where ghosts still wander. Under open skies, subjected to constraints like city sounds and streetlights, and all the tensions that hold sway over our daily lives, each of us is free to project onto it their own desires: a nighttime party, a witches' Sabbath and perhaps more of today's political issues. ■

Translation, L-S Torgoff



(1) Interview with Boris Charmatz, June 2016.

(2) Installation conceived by the visual artist Gilles Touyard, in collaboration with Julia Cima and Boris Charmatz.

(3) *Entretenir, À propos d'une danse contemporaine*, Centre National de la Danse, Les Presses du Réel, 2002.

(4) "La permanence," *Cahier spécial Mouvement*, CNAP, Musée de la danse. No. 73 (March-April 2014).

(5) Excerpt from the manifesto on the Musée de la danse Web site.

(6) Interview with Boris Charmatz, June 2016.

Alain Berland is an art critic and curator of visual arts exhibitions.